

kulturissimo

mensuel culturel et socio-politique

N°163 13 juillet 2017

Parait le deuxième jeudi
du mois dans

Tageblatt
strasse



Comédie
&
politique

”

„J’arrêterai de faire de la politique quand les politiques arrêteront de nous faire rire.“

Coluche

2: Editorial Alvin Sold

Accent aigu: Comédie et politique

4-6: La comédie en politique. D’Aristophane à nos jours (Michel Decker)

7: Chères questions et affirmations gratuites. Blabla comédie politique (Paul Hemmer)

8-9: Le post-humanisme politique. Facéties et coquecigrues politiques (Jean Sorrente)

Musiques:

10-11: Ein Gespräch mit dem Pianisten und Dirigenten Florian Krumpöck. „Was hätte Schubert noch für Musik schreiben können.“ (Alain Steffen)

12: Das Festival der neuen Ideen. Immer wieder spannend: die „rainy days“ (Martin Möller)

Littérature:

13: Chroniques parisiennes. La folle grâce de Marie Depussé (Clotilde Escalle)

14-15: Jean Anouilh et ses „pièces brillantes“. Un choc de l’idéal et du réel? (Franck Colotte)

Beaux-Arts :

16-17: Je dis ça, je ne dis rien... Jardins de coopération (Enrico Lunghi)

Ici et ailleurs:

18-19: A propos du droit des peuples à l’autodétermination. Notes sur la question nationale (Robert Mertzig)

20-21: Der Atheist, der was vermisst. Jesuitentheater! (Frank Bertemes)

22-23: Europa braucht Neustart. Zurück zum Gründerföderalismus (Carlo Kass)

24-25: Zuerst die Erde... dann den Weltraum (Jim Schumann)

26: Brief aus Wien. Vor den Wahlen, und danach (Michèle Thoma)

27: Gramma apo tin Ellada. Alle mögen helfen (Linda Graf)

28: Reflections on/against the Present. On the Smile (Fabienne Collignon)

29: Letter from England. Life and Debt (Diana White)

30: In the air. Looking-Glass World (Ariel Wagner)

A propos:

31: Hausemers Kulturreisen (100. und letzte Etappe). Die Chica im Hilux (Georges Hausemer)

Retour sur image

32: By Gado

Impressum

Editeur: Editpress, Luxembourg, S.A.

Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Julien Primout

Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 14 décembre 2017

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 11 janvier 2018 - Clôture réd.: 20 décembre 2017



Alvin Sold

Un métier comme les autres (?)

Aujourd'hui en démocratie parlementaire, la plupart des mandats politiques sont exercés par des professionnels, des salariés en somme. Souvent, ils sont venus à ce métier par hasard, rarement par conviction. Beaucoup pourraient servir dans tel parti ou dans tel autre; on se dispute le centre et sa périphérie; les mille et un compromis exigés par „le système“ ont raboté les positions idéologiques. Rares sont les ministres et les députés qui lâchent de plein gré: le travail est varié et la rémunération assez bonne. Comment expliquer autrement le fait que la plupart des élus essaient de le rester „à vie“, quitte à se présenter tous les cinq ans à l'épreuve du suffrage?

Une politique déterminée est un „produit“, une offre sur le marché des programmes et des promesses. Elle se vend tout à fait comme les biens de consommation courants, à grand renfort de marketing et de publicité, par des agents exercés à tirer profit les médias classiques comme de ceux dits „sociaux“. Et la clientèle (électorale) se plaît à ce jeu. Elle a l'illusion de le maîtriser, de donner des bonus et des peines, alors qu'en réalité, elle ne distribue que les rôles d'une pièce écrite par et pour l'Economie.

L'Economie, avec majuscule. En Occident, elle a acquis depuis l'effondrement de l'Union soviétique un ascendant sur la politique qui s'écrit désormais avec minuscule. C'est elle, l'Economie, qui dicte à la politique ses conditions pour créer ou ne pas supprimer des emplois, que ce soit dans l'industrie ou dans les services. C'est elle qui pousse à la concurrence effrénée entre Etats pour le taux d'imposition le plus bas. Au USA, l'un des siens, Trump, ne se donne même plus la peine de faire semblant. Ayant réussi sans trop de difficulté à devenir président, il privilégie l'entreprise américaine et ses profits sans égard pour les dégâts ailleurs. Sa décision de

valider Jérusalem comme capitale d'Israël créera des tensions voulues; l'insécurité au Moyen Orient finira bien par déclencher une hausse des prix de l'énergie qui affaiblira les Européens financièrement dans le monde entier: America first est un objectif économique, d'abord.

Ce primat de l'Economie, exercé sans gêne aussi dans l'Union européenne, laisse des millions d'appauvris sur le bord de la route, des malheureux qui ne trouvent pas, au sein des familles politiques traditionnelles, l'écoute attentive et le soutien puissant qu'ils revendiquent. C'est pour cela qu'ils se tournent si facilement et sans aucun sentiment de culpabilité vers les populistes de droite, en France, en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en Hongrie, en Finlande, et demain sans doute en Italie.

Dans la foulée, la social-démocratie européenne perd sa base ouvrière qui voit en elle un simple gestionnaire de l'économie de marché débridée. Le fait est que nulle part, quand elle accède au pouvoir, la gauche modérée ne réussit à changer le cours des choses; son meilleur argument fait rire ou pleurer: „Sans nous, ce serait encore pire“.

C'est l'incapacité évidente de renouer avec le progrès social, et d'ouvrir la perspective sur une société humaine plus juste, qui menace les bases de la social-démocratie dans ses pays fondateurs, Luxembourg compris. Pour se redresser, pour reprendre force et vigueur, elle devrait pouvoir compter, comme à ses débuts, sur l'idéalisme de ses adeptes.

Et sur des politiciens pour qui la politique n'est jamais, en aucune circonstance, un métier comme les autres. Quel bien doux rêve.

Alvin Sold

La comédie en politique

D'Aristophane à nos jours

Michel Decker

Wir wollen endlich alle Kanzler werden (Nous avons hâte de devenir tous chancelier)“! Voilà ce qu'énonçait, en 1990, un graffiti sur la scène du cabaret-théâtre „Die Kugelblitze“ à Magdeburg, en ex-RDA. En sortant d'une de ces représentations en cette période, à cet endroit, on ne savait pas s'il fallait rire ou pleurer. Le signe indéniable du très grand cabaret politique. Et en fin de compte, ce n'est qu'une seule citoyenne de l'ex-RDA qui a réussi à devenir chancelière. Et qui entend le rester encore un moment. Celle que d'aucuns appellent la „vengeance de Honecker“.

Nous avons traité de la comédie involontaire en politique il y a longtemps, dans un article du „kulturissimo“ du mois d'octobre 2011, sous le titre: „Le Médecin malgré lui et les Docteurs-Euro“ (1). Ces Docteurs-Euro qui ont fait plus de mal que de bien, notamment dans la gestion de la crise grecque, si l'on veut bien croire le rapport de la Cour des Comptes de l'UE présenté le 16 novembre dernier. Dans le présent article, nous voulons nous occuper plutôt d'Aristophane, le célèbre auteur de comédies grec (env. 445-385 av. n. E.) et grand critique de la société, avant de passer au philosophe Bergson, auteur de „Le Rire“ pour terminer avec des exemples d'actualité. Et nous n'allons pas nous occuper de M. Trump, le président US, car nous sommes d'avis qu'il est un produit de

son système politique. Et qu'il a l'avantage de nous en montrer le vrai visage, e. a. le pouvoir de l'argent en politique. Il est vrai que M. Trump déplaît à beaucoup de gens, car il arrache les masques. Or, on préfère souvent les masques, comme dans le théâtre grec. Ainsi, M. Obama a été doté du masque du Prix Nobel de la Paix dès sa première année de présidence. A son départ, il a laissé un monde qui n'était pas meilleur qu'à son arrivée. Arracher les masques est douloureux, mais peut être très sain. C'est pour cela qu'il faut être reconnaissant au peuple grec (celui de nos jours) pour avoir arraché le masque de l'Union européenne. En effet, avant ce qui s'est produit en 2015, avec les trois votes du peuple grec contre les mesures d'austérité, un bon Européen n'aurait pas cru possible ce degré de brutalité et de bêtise mis à jour par ceux qui représentent les institutions européennes.

Aristophane

Dans un bon cours d'histoire, on apprend que dans la Grèce antique, il existait trois grands auteurs de tragédies, Euripide, Sophocle et Eschyle; et il y avait Aristophane, grand auteur de comédies. Si, aujourd'hui, les textes d'Aristophane sont beaucoup moins lus que ceux des trois tragédiens, ses comédies sont pourtant représentées régulièrement sur scène, souvent à ciel ouvert, que ce soit au centre d'Athènes, au théâtre de Papagou ou à Epidaure dans le grand théâtre antique. Le fait que ces représentations, sous forme modernisée souvent, se jouent devant des gradins archipleins montre que les sujets traités par Aristophane sont bien choisis et n'ont rien perdu de leur actualité. En effet, les sujets traités concernent les riches (dans Ploutos), la guerre et la paix (dans La Paix ; Lysistrata ; Les Acharniens), les utopies en politique (dans Les Oiseaux ; L'Assemblée des Femmes), le système judiciaire (dans Les Guêpes), le peuple stupide (dans Les Cavaliers), les sophistes (dans Les Nuées), etc. Onze de ses 44 pièces nous sont parvenues, le reste est perdu à jamais. Aristophane était un professionnel de la dérision. Et sa dérision lui permettait de critiquer la société démocratique athénienne, mais attention, seulement au théâtre. La critique de la démocratie dans l'as-

semblée des citoyens, appelée Ecclesia, était moins appréciée. Voici un exemple de critique des citoyens d'Athènes par Aristophane dans sa pièce „Les Cavaliers“ où l'on voit deux personnages rivaliser de démagogie pour séduire le Dèmos, le peuple.

-Le charcutier: „Veux-tu me dire comment, moi, marchand de boudins, je puis devenir un jour ce qui s'appelle un personnage?“

-Premier serviteur: „Mais c'est justement pour cela que tu vas le devenir; parce que tu n'es qu'un propre à rien, un chevalier du soleil, un audacieux coquin.“

-Le charcutier: „Je ne pense pas être digne d'une telle puissance.“

-Premier serviteur: „Malheur! Qu'est-ce qui peut te faire dire que tu n'en es pas digne? Aurais-tu par hasard quelque chose d'honnête sur la conscience? Tes parents seraient-ils d'honnêtes gens?“

-Le charcutier: „Fichtre non! Des gueux, pas autre chose“.

-Premier serviteur: „Mortel béni du sort, te voilà richement doué pour la politique.“

-Le charcutier: „Mais mon bon, je n'ai fait d'études. Je connais mes lettres, et encore, tant bien que mal“.

-Premier serviteur: „Voilà ton seul défaut, de les connaître « tant bien que mal ». Pour gouverner le peuple, il ne faut pas un homme doté d'une bonne culture et d'une bonne éducation. Il faut un ignorant doublé d'un coquin“.

-Le charcutier: „Eh bien, l'oracle me plaît. Mais je ne vois pas comment je serai capable de gouverner le peuple“.

-Premier serviteur: „Rien de plus bête. Ne cesse de faire ce que tu fais. Tu n'as qu'à tripatouiller les affaires, les boudiner toutes ensemble, et quant au peuple, pour te le concilier, il suffit que tu lui fasses un agréable petite cuisine de mots. Pour le reste, tu as ce qu'il faut pour le mener, à savoir: une voix de canaille, une origine misérable, des manières de vagabond. Je te dis que tu as tout ce qu'il faut pour la politique“.

Aristophane tourne également en dérision les riches. Il n'est pas un adepte du luxe, mais dénonce la misère provoquée par la guerre surtout parmi les paysans, seuls citoyens qu'il admire. Dans sa pièce „Ploutos“, Chrémyle est un paysan soucieux de l'avenir de son fils, mais il est face à un dilemme: s'il lui enseigne l'honnêteté, il sera pauvre ; par contre, s'il souhaite pour lui la prospérité, il doit lui enseigner la mal-



La géopolitique d'Israël déclarée à l'ONU.

honnêteté:

-Chrémyle: „Pieux et juste, je faisais mal mes affaires et j'étais pauvre (...). D'autres s'enrichissaient : sacrilèges, orateurs, délateurs, scélérats“. Et plus loin:

-Chrémyle: „Car, étant donné les conditions actuelles de la vie pour nous autres hommes, qui ne la tiendrait pour une folie ou mieux encore pour le jeu d'un génie malfaisant? En effet, nombre d'hommes, étant mauvais, sont riches de biens injustement amassés; nombre d'autres tout à fait gens de bien, sont malheureux, souffrent de faim“.

Et dans sa comédie „Lysistrata“, Aristophane s'en prend aux guerres fratricides. Pour y mettre fin, il a inventé la grève du sexe pratiquée par les femmes, sous la direction de Lysistrata. A la fin du compte, et de grève lasse, les hommes des deux partis en guerre, ne maîtrisant plus leurs érections, se sont décidés à conclure la paix. Avouez que c'est une approche plus efficace et moins onéreuse pour le budget national que les mesures imposées de nos jours par l'Otan au service des USA!

On peut voir qu'Aristophane, tout comme d'autres poètes comiques, font preuve d'une liberté de ton sur les sujets les plus sensibles mais il y a des limites à la tolérance athénienne. D'autres critiques, autres que la dérision, sont jugées plus dangereuses, nous dit Audrey Sabit de l'Université de Bordeaux.

La condamnation à mort du roi des philosophes, Socrate, rappelle que dans la cité berceau de la démocratie, tout n'était pas bon à dire ou en tout cas pas n'importe comment. La critique telle que la pratique Aristophane est ritualisée, encadrée par la cité et donc par ceux-là mêmes qui sont visés dans ses pièces. Par contre, Socrate se promenait dans la cité, à l'agora, et de par ses questions, il amenait les citoyens à réfléchir. En les amenant à trouver des réponses eux-mêmes; il était subversif. Et cela est inacceptable, même en démocratie. Socrate dit: „Celui qui aspire vraiment à combattre pour la justice, s'il tient à rester en vie, si peu de temps que ce soit, doit demeurer un simple particulier et se garder de devenir un homme public“. C'est dur, et on peut se demander si Alexis Tsipras, en bon Grec, y a pensé quand il a cédé au chantage de l'Union européenne en juillet 2015 et qu'il a préféré signer un mémorandum scandaleux sous la contrainte.

Henri Bergson ou le rire jaune

La politique pourrait faire rire beaucoup des observateurs de l'extérieur, d'une autre planète qui ne seraient pas concernés. Elle nous fait rire jaune la plupart du temps, hélas. Quelles en sont les raisons ? Quelles sont de façon générale les caractéristiques, les ingrédients du comique. Le phi-



Merkel ou la „vengeance de Honecker“

losophe français, Henri Bergson (1859-1941) a publié un travail remarqué sur la question sous le titre „Le Rire; essai sur la signification du comique“ (1900). Il y identifie cinq procédés principaux. Il appelle le premier celui du „diable à ressort“. Chez le Guignol, quand le policier entre sur la scène, il reçoit aussitôt un coup de bâton qui l'assomme. Il se redresse, et un second coup l'aplatit à nouveau. Le nom provient de l'image du rythme uniforme du ressort qui se tend et se détend, le policier qui s'abat et se relève, tandis que le rire de l'auditoire va toujours grandissant. C'est ce qui se produit régulièrement en politique. Le peuple dit qu'il veut avoir sa part des richesses créées grâce à son travail et aux progrès de la productivité. Et les politiques lui opposent des mesures qui enrichissent toujours d'avantage les nantis (constaté par l'OCDE et plein d'autres). Cela fait rire jaune. Le deuxième procédé chez Bergson est celui du „pantin à ficelles“, c. à d. sur une scène on a un personnage qui croit parler et agir librement alors qu'il n'est qu'un simple jouet entre les mains d'un autre. En politique, on n'a pas besoin d'aller chercher loin pour trouver ce genre de personnages comiques. Il suffit de penser p. ex. aux ministres qui, après avoir fait passer des accords favorables à des grands groupes économiques ou financiers, se retrouvent dans un conseil d'administration d'un de ces groupes avec une belle rémunération à la clé. Encore un rire jaune. Ensuite, Bergson mentionne „l'effet boule de neige“ qui est un engrenage d'actions involontaires et bien sûr il y a „la répétition“. La même scène qui se déroule plusieurs fois peut faire rire au théâtre; en politique pas tellement, surtout si les con-

séquences détruisent les conditions de vie sur la planète. Le dernier principe énoncé est celui de „l'inversion“ ou de l'arroseur arrosé. Bergson cite l'exemple de la femme mégère qui exige de son mari qu'il exécute tous les travaux ménagers; elle lui a consigné tous les détails sur une feuille. Quand la femme tombe au fond d'une cuve, son mari refuse de l'aider pour en sortir parce que ce n'est pas marqué sur sa liste.

Ce dernier exemple intervient de plus en plus souvent dans la vie économique moderne, en faisant rire jaune à nouveau les contribuables. Voici un exemple parmi tant d'autres. Dans le cadre des fameux contrats dits de „partenariat public-privé“ (PPP), un nombre énorme de détails sont consignés sur des milliers de feuilles dans un langage de spécialistes. La partie „public“ ne sait normalement pas tout ce qui se trouve dans le contrat qu'elle a signé pour la simple raison qu'elle ne l'a pas lu. En 2009, il est arrivé un accident grave à la station d'épuration des eaux usées (STEP) de Bruxelles-Nord dans le cadre d'un tel PPP. La grille d'entrée de la STEP s'est bloquée à cause de gravats amenés par les eaux usées. Conséquence: les eaux usées ne pouvaient plus entrer dans la STEP par la grille bloquée et se sont déversées dans le cours d'eau qui traverse Bruxelles, la Senne, provoquant une catastrophe écologique monstre. Qu'est-ce qui s'était passé? Comme dans l'exemple de Bergson, la liste des choses à faire du consortium privée franco-belge, chargée de l'exploitation de la station, n'avait pas spécifié qu'elle devait dégager au plus vite la grille d'entrée de la station en cas de problème. Et donc il ne l'a pas fait. Et il a ar-

rété la station. Par contre, ses juristes ont épluché en détail les milliers de pages du contrat pour voir de quelle façon la société pouvait tirer avantage de l'incident, malgré les milliers de poissons morts dans la nature. Encore du rire jaune qui risque de se répéter avec la manie de nos politiciens de conclure de plus en plus de partenariats public-privé. Car outre le comique de répétition, nous aurons pour nous divertir le comique du „diable à ressort“, sous la forme que les PPP tapent à chaque fois la bourse du contribuable, comme le guignol tape le policier. Cela est documenté par les avis des Cours des comptes dans divers pays européens, notamment en Allemagne encore récemment.

Et aujourd'hui

Nous allons quitter Bergson pour nous tourner vers quelques exemples récents de comique politique involontaire.

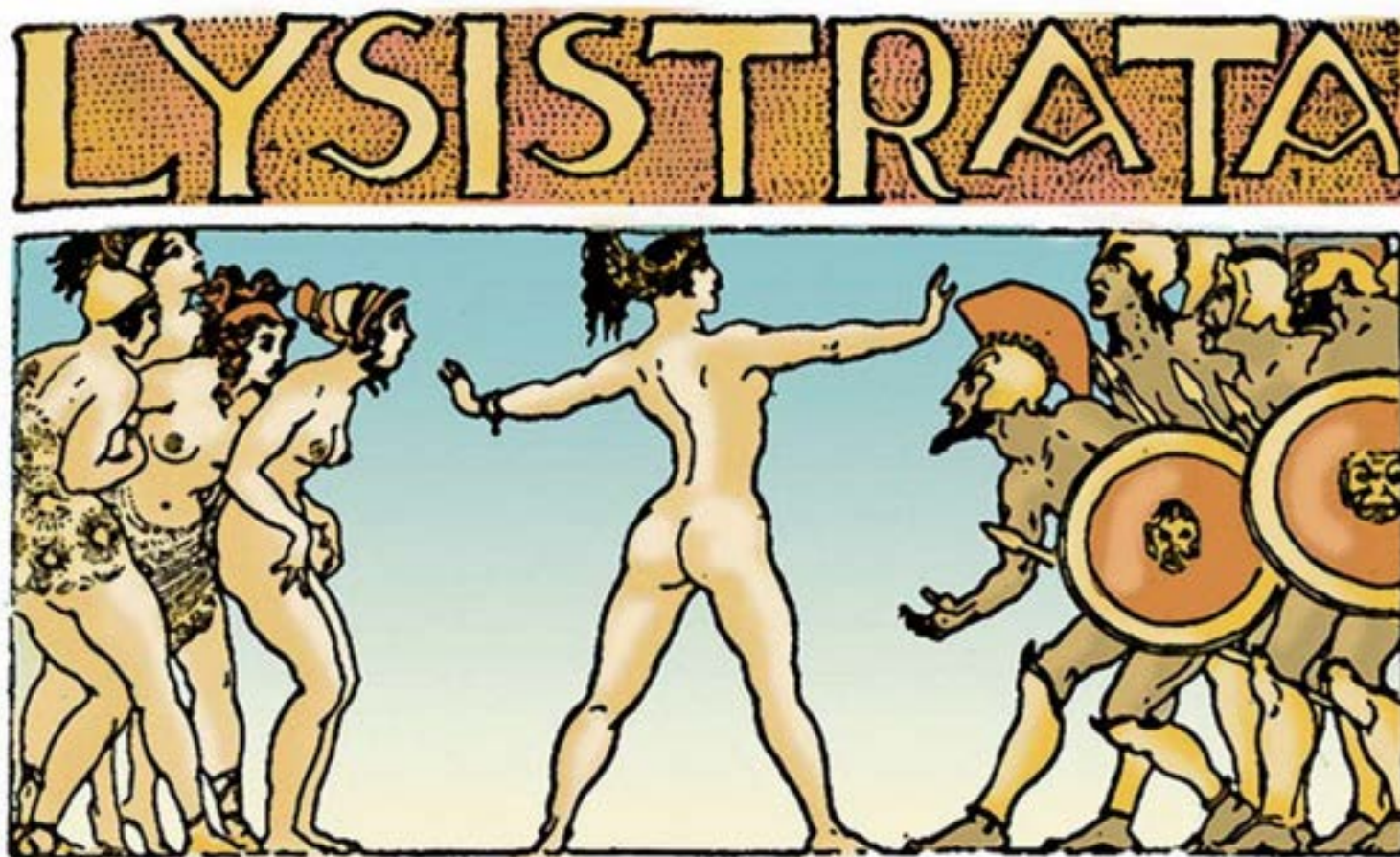
Dans l'éditorial de l'hebdomadaire français „Politis“ du 9-15 novembre 2017, on peut lire au sujet de la récente prise de

pouvoir du jeune prince Mohammed Ben Salmane en Arabie saoudite: „Des dizaines de princes, de ministres et d'hommes d'affaires, accusés de corruption, ont été placés en détention. Dont le richissime propriétaire de l'hôtel George-V. L'accusation pourrait presque prêter à sourire dans un pays qui n'est que corruption.“

Le comble du ridicule aux yeux de nombreuses personnes était le comportement de l'Etat d'Israël lors du vote du Conseil de Sécurité des Nations Unies le 23 décembre 2016, condamnant unanimement, et pour la première fois sans le veto partisan des USA, les colonies établies par Israël dans les territoires palestiniens en violation flagrante du droit international. En effet, le représentant de l'Etat d'Israël à l'ONU, Danny Danon, a refusé d'accepter la résolution. Son argument est le suivant: l'Ancien testament dans lequel leur dieu aurait promis au „peuple juif“ la terre entre les deux grands fleuves au Proche Orient. Et il a brandi devant le monde entier à l'ONU ce 23 décembre 2016 (voir illustration) ce recueil de textes qui s'appelle Ancien testament. La façon de procéder est

donc la suivante: un groupe de personnes s'invente un dieu. Cela est arrivé des centaines de fois sur notre terre, car beaucoup d'êtres humains en éprouvent un fort besoin (et les dieux doivent savoir pourquoi!). On fait dire au dieu qu'on vient d'imaginer qu'il aime ses inventeurs plus que tous les autres. Et que pour cette raison, il leur fait cadeau du plus bel endroit de la région. Est-ce suffisant comme argument pour spolier les autres gens qui ne sont pas dans la combine du dieu imaginé et du peuple bien aimé? Un enfant dirait spontanément que cela ne peut pas marcher parmi des gens évolués. Peu de nos médias phare n'ont cependant remarqué ou relevé l'absurde de la situation. Pour quelle raison? Faute de sens du comique? Ou peur du dieu inventé ou de ses adhérents? Allez savoir! Comme de telles choses se produisent dans nos pays avancés au XXI^e siècle, on peut comprendre que nous ayons souvent une envie irrépressible de retourner au temps du cher Aristophane, 2500 ans en arrière.

(1) : <http://www.kulturissimo.lu/publication/2011/octobre/>



La grève du sexe contre la guerre.

Chères questions et affirmations gratuites

Blabla Comédie Politique

Le pouvoir n'est pas drôle, ni pour ceux qui l'exercent ni pour ceux qui le subissent.

N'oublions pas que ce sont ceux que nous appelons les puissants qui déclenchent les guerres.

Voulons-nous le triomphe de la connerie? La vie est trop précieuse pour être dirigée, voire écourtée par des couillons.

Tu ne tueras point? C'est aux soi-disant puissants qu'il faudrait l'apprendre.

Le pouvoir qui n'est pas service bienveillant est une horreur. Ceux qui n'ont pas fait contre leur gré le service militaire ne connaissent pas cette horreur. Les gradés de l'époque étaient comiques presque tous. Pas question d'en rire cependant, ils avaient les moyens de vous faire taire.

C'était l'époque de la guerre froide, une grande partie de l'humanité était notre ennemie, il fallait craindre ses armes A.B.C. et apprendre le b a ba de la défense. Bref, mon humour, si j'en avais, était mis à rude épreuve. En cas de conflit armé, fi! quelle lâcheté, j'aurais plongé dans la clandestinité. Il l'aurait fallu, les déserteurs étant exécutés.

Le pouvoir est trop souvent le pouvoir d'embêter ceux qui ne l'ont pas.

Il y aura probablement toujours des meneurs et des menés. Je ne veux être ni l'un ni l'autre. Les deux se trouvent dans une sorte de prison.

La démocratie n'empêche pas la victoire des enflures. Les meneurs sont souvent comiques, mais que penser des conneaux qui les élisent?

Les élections portent au pouvoir des individus surs d'eux et de leurs convictions, comme la naissance auparavant. La connerie est humaine. Le problème est moins dans la connerie que dans le pouvoir.

Je me console en pensant que si le pouvoir des andouilles était si dangereux l'humanité n'aurait pas survécu. Les E.-U. ont survécu à des présidents encore plus bizarres que Trump.

Le pouvoir est un pis-aller. Abus de pouvoir? Tout pouvoir est pouvoir d'abuser.

Souvent le pouvoir doit être dangereux et craint, sinon il ne serait que dérisoire et ridicule. Pouvoir propre, contradiction dans les termes?

Qu'est-ce que l'État? Une délégation de pouvoir difficile sinon impossible à annuler. Ne pas l'accorder?

Celles et ceux qui se croient habilités à réglementer notre conduite, qu'attendons-nous d'eux? De la compétence. Une fois élus, oh miracle, ils sont les plus compétents du monde.

Trop nombreux sont les protagonistes du comique de situation fatidique: la disproportion entre les exigences et les facultés.

Si Prométhée revenait il déroberait du pouvoir aux gouvernants.

Je suis transparent pour le pouvoir et je survis. Le pouvoir n'est pas transparent pour moi, il en mourrait.

Le pouvoir ne se justifie que par le besoin de tenir la maison en ordre.

C'est peut-être malheureux, mais certaines choses dépendent vraiment de la politique.

J'ai un si grand respect du pouvoir que j'en reste éloigné le plus possible.

Il n'y a pas de pouvoir sans conséquence. Que le gouvernement qui n'a pas de victimes du pouvoir jette la première pierre.

Le pouvoir est potentiellement monstrueux, mais qui est le plus humain, de l'empire ou de la démocratie?

Derrière chaque crétin au pouvoir, il y en a au moins deux prêts à le remplacer.

Pour ne pas se laisser corrompre par le pouvoir il ne faut pas y aller.

Il y a deux tribus sur terre: le pouvoir et l'anti-pouvoir.

Le pouvoir n'est pas le pouvoir d'imaginer mais d'exécuter.

Quand le citoyen abuse de la liberté, l'État le poursuit aisément. Quand l'État abuse du pouvoir, le citoyen ne le poursuit que difficilement.

Un pouvoir qui fonctionne peut être une saloperie. Un pouvoir qui ne fonctionne pas est une saloperie pire.

Il est des pouvoirs subtils et sournois que nous acceptons parce qu'ils facilitent la vie en commun.

Souvent l'État a sa raison que le citoyen ne connaît pas.

Par quoi remplacer le pouvoir? Et si on essayait l'intelligence?

La satire est indispensable, surtout pour celui qui l'écrit, mais quid si le rire provoqué par la satire désamorce la volonté de résistance?

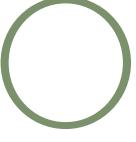
Résister au pouvoir? Oui, en continuant à vivre et rire.



Le post-humanisme politique

Facéties et coquecigrues politiques

Jean Sorrente

 n n'arrêtait pas de le crier sur les tous les tons: ça ne va pas. La Commission européenne voulait ratifier, sans en avoir la compétence, l'accord de libre-échange avec Singapour. „Le Conseil et les gouvernements, écrivait Jean-Pierre Stroobants, étaient, eux, d'un avis contraire“. L'accord avorta. Ça ne va pas, clamaient sur les réseaux sociaux, dans la presse, dans les médias, par force pétitions et tribunes, les spécialistes, les élus, les ténors du monde économique, les milliers d'anonymes inquiets du sort réservé à leurs enfants. On ne voulait pas du CETA, de ce traité qui est une sorte de blanc-seing accordé aux multinationales d'outre-Atlantique. Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'avec les tribunaux spéciaux prévus par le traité, la réglementation européenne ne pèserait pas lourd dans de prévisibles litiges. Que fit-on? On se prononça pour le traité. Toujours le „manque de transparence“ et, on ne sait pourquoi, des traités qui se mijotent à l'insu des peuples et, souvent, contre eux. Il vient un moment, juge Tocqueville, où la trop grande centralisation et la spécialisation du pouvoir rendent la démocratie inaudible et carrément la détruisent. Mais c'est aussi la justice qui passe à la moulinette, et l'exigence d'équité. C'est ce que révèle cet autre jeu de jambes comique qu'est l'affaire de l'indépendance de la Catalogne. Que n'a-t-on argué pour dénoncer, sur le ton de l'indignation comminatoire, un coup d'État, un acte de sédition, une opération caractéristique de haute trahison. On voulait la répression, on réclamait des sanctions exemplaires. Patrick Besson remarque qu'on était moins regardant à l'époque où les différents États de l'ex-Yougoslavie proclamaient leur indépendance. Il est vrai: on rejette avec virulence les velléités indépendantistes de la Catalogne, mais on loue sans barguigner le séparatisme de l'Écosse, parce que tout simplement on l'estime pro-européen. C'est qu'on appelle d'ordinaire avoir deux poids deux mesures.

Dans un autre domaine, ce n'est pas triste non plus. Ainsi est-il permis aux instituts bancaires, faveur spéciale accordée par le

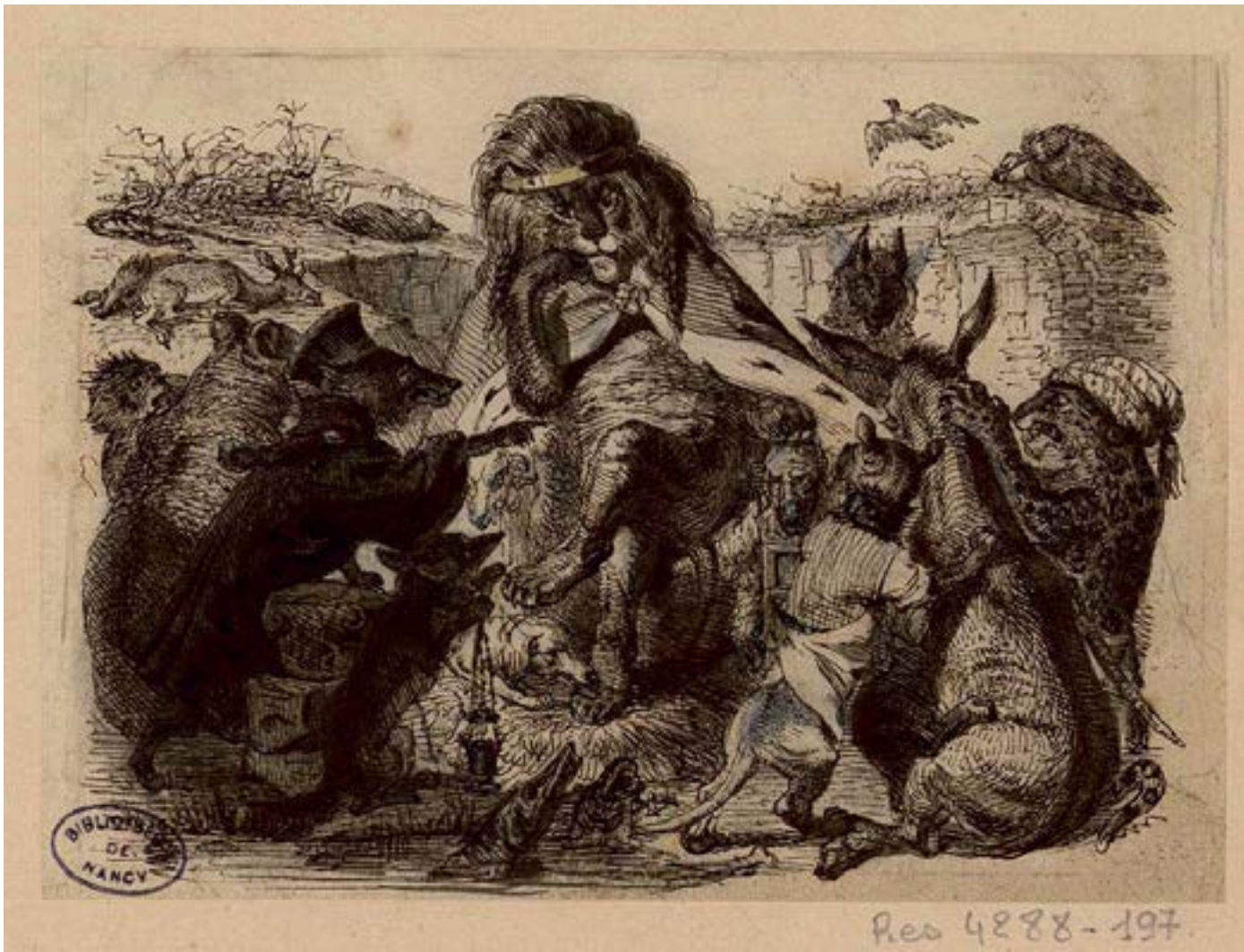
président de la Commission, de confisquer l'argent déposé sur leurs comptes, si tant est que ces mêmes instituts se trouvent en difficulté, notion vague, élastique, ténébreuse, qui, comme on s'en doute, facilite les opérations douteuses, les placements à hauts risques, les montages toxiques, les pratiques opaques, bref ouvre la boîte de Pandore de la spéculation et de la concussion. On ne sait quels intérêts sert ce genre de passe-droit, souvent justifié par la sacro-sainte „loi du marché“ ou la fumeuse théorie du ruissellement, sans doute pas la confiance de ceux qui travaillent dur et croient contribuer par leur travail au bien général. On a beau confirmer la sortie de crise, les licenciements continuent et la parade est toute trouvée: il suffit d'alléguer les lourdes dettes souveraines pour remettre une louche d'austérité.

En 2009, M. Sarkozy l'avait juré, croix de bois croix de fer, si je mens, je vais en Enfer, que c'en était fini avec les paradis fiscaux. On allait voir ce qu'on allait voir. Il y avait eu les tax rulings, joliment appelés „rescrits fiscaux“, le Luxleaks, il y eut les Panama Papers, on a les Paradise Papers. Novlangue oblige, on ne parle plus d'évasion ni de blanchiment, mais d'optimisation fiscale. Ce n'est peut-être pas très moral, mais, paraît-il, légal. Force est de reconnaître que c'est une magnifique trouvaille.

On se souvient, pour l'avoir apprise à l'école, de la célèbre fable intitulée Les animaux malades de la peste. L'innocent baudet, accusé de tous les maux par le conseil des animaux, est jugé un „cas pendable“. Convaincu de dévouer en victime expiatoire „ce pelé, ce galeux“, c'est donc d'une voix unanime que le conseil le condamne et prononce son arrêt de mort: Haro sur le baudet. La chute de l'apologue n'est pas moins édifiante: „Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.“ On peut en fourbir une intéressante variante glanée dans l'actualité. Deux vilains - ils n'ont rien de l'innocent baudet de la fable - qui avaient frauduleusement soustrait 60000 euros à la collectivité en se faisant passer pour des victimes de l'attentat de Nice, ont écopé d'une peine de prison ferme de six ans pour le malandrin et de trois

ans pour sa moitié. À peu près au même moment, M. Cahuzac qui a détourné des millions d'euros en les planquant sur des comptes secrets, n'en a pris que pour trois ans, clémence du tribunal oblige. Par contre, Mme Lagarde, patronne du FMI, bien que déclarée coupable dans l'affaire Tapie, ne s'est vu infliger aucune peine, tandis que Mme Neelie Kroes, ex-commissaire européenne à la concurrence et détentrice d'une société offshore non déclarée, un oubli sans doute, prise dans les filets des Bahamas Leaks, a pu se féliciter que son affaire soit classée sans suite. La justice sait se montrer parfois débonnaire.

Ouvrons une amusante parenthèse. On l'a proclamé urbi et orbi: la manipulation de l'être humain s'est trouvé un nouvel outil grâce à ce qu'on appelle, avec une sorte d'humour potache, le „ciseau génétique“. On pourra directement intervenir, affirme-t-on, sur l'ADN, le couper, le modifier, l'améliorer, ici en prélever un morceau, là le remplacer par un autre. Ce n'est que merveille! Un vieux rêve prométhéen devient réalité. On le rencontrait dans la mythologie, dans les anciennes utopies. Il s'agissait de régénérer l'homme, de le réinventer, de promouvoir un homme nouveau. On l'imaginait affranchi des contingences, libre, souverain, maître de la nature et du monde, immortel, dieu lui-même. On en louait la volonté de puissance, les hautes qualités morales et spirituelles. On parlait de surhomme et de surhumanité. De méchantes langues, bien sûr, objecteront que les différents totalitarismes du XXème siècle, religieux, communistes, national-socialiste, ont nourri la même ambition. Ne voulait-on pas sélectionner à son gré les meilleurs d'une espèce, tantôt les rééduquer, tantôt les transformer biologiquement et intellectuellement, toujours liquider les mauvais sujets, séparer le bon grain de l'ivraie? Le combat n'était-il pas alors le même? Créer un nouvel homme, un nouveau monde, une nouvelle réalité. L'avantage du ciseau génétique est qu'on peut le draper d'alibis thérapeutiques et le prétendre un eugénisme de bon aloi. Il ne serait question que de prévenir, de guérir, de sauver. On promet de soigner des gens accablés de lourds traumatismes, affligés de pénibles séquelles, l'accidenté de la



route, la victime de la guerre, le rescapé d'un attentat. On prévoit de supprimer le souvenir d'un traumatisme ou de lui substituer un souvenir qui ne garde aucune trace des avanies subies. On espère changer le matériel mnésique, faire croire à un patient qu'il a vécu des événements que, dans la réalité, il n'a pu connaître, lui inventer une personnalité et un environnement plus satisfaisants, au fond remplacer la réalité par une fiction, mettre du virtuel là où le réel est supposé trop dur à supporter, renoncer à une vie réellement vécue pour une autre plus avenante, plus uniforme, plus conforme aux attentes. Naturellement, il convient de soumettre les futurs cobayes à une sorte d'universel formatage, qui du reste est déjà en cours, car rien ne doit entraver l'inéluctable marche du progrès, comme c'en est un, vers la radieuse post-humanité. On mesure l'intérêt que dès lors revêt cette avancée pour les docteurs Mabuse et les apprentis sorciers, surtout politiques, de l'âge post-humain. Même les féministes de toute obédience peuvent y trouver leur compte, puisqu'il s'agit en tout état de cause d'en finir avec l'homme et l'ancien monde. Cela rappelle ce qu'écrivait Nietzsche au sujet de l'idéal

ascétique. Il le voyait au fondement de la religion, de la philosophie, et de leurs arrière-mondes, centres de gravité de toute croyance. Mais, expliquait-il, la croyance en la science qui le supplante, fait de même qui „affirme par là même un autre monde que celui de la vie, de la nature et de l'histoire; et pour autant qu'il affirme cet 'autre monde', eh bien, ne doit-il pas nier son contraire, ce monde-ci, notre monde?" Or n'est-ce pas ce que l'on observe dans le cadre de la recherche scientifique, ultime avatar du nihilisme, qui prône le post-humain, le post-monde, la post-nature? Ne s'agit-il pas d'en finir avec le réel, le concret, le vivant?

On imagine, avec effroi, l'usage que pourraient faire de ces avancées les décideurs politiques, en particulier les politiciens alumés qui ne gouvernent que par la violence, la répression et l'oppression, la coercition et l'intimidation, qui menacent à tort et à travers et mettent le monde à feu et à sang? Je me souviens qu'avec l'arrivée de M. Trump au pouvoir, d'aucuns prophétisaient un désastre planétaire. Ils n'ont pas été déçus: à peine élu, M. Trump s'en prenait à l'Union européenne, se félicitait du Brexit, critiquait vertement Mme Merkel

en matière d'accueil des migrants, considérait qu'il était temps de remettre à plat les objectifs de l'Otan devenu obsolète, menaçait le Mexique d'un mur à la frontière, songeait à refouler du sol américain les musulmans demandeurs d'asile, dénonçait les conclusions scientifiques sur le réchauffement climatique, clamait son objectif de détricoter tout ce qu'avait réalisé son prédécesseur, se pâmait d'admiration pour M. Poutine pour ensuite le vouer aux gémonies, critiquait la Chine pour finir par l'encenser. N'en jetons plus! L'éléphant milliardaire, entré par effraction dans le magasin de porcelaine de la démocratie, affiche désormais ses bonnes relations avec M. Duterte et la joue haute avec M. Kim Jong Un, qui d'ailleurs le lui rend bien. A lui tout seul, M. Trump est devenu la caricature de tous ses dirigeants qui font les Ubu rois du monde et prostituent le mandat - quand c'est le cas - qui leur a été confié. Aussi la question est-elle d'importance: que faire de tous ces politiciens qui, retranchés dans les forts Alamo de leur bêtise ou barricadés derrière les chevaux de frise de leurs algorithmes, sont, grâce à la science, à deux doigts d'imposer leur imaginaire par la domination absolue?

Ein Gespräch mit dem Pianisten und Dirigenten Florian Krumpöck

„Was hätte Schubert noch für Musik schreiben können“

Alain Steffen

Kulturissimo: Herr Krumpöck, als neuer Chefdirigent des Orchestre de Chambre du Luxemburg beginnen Sie die Spielzeit mit einem regelrechten Paukenschlag, nämlich der Aufführung aller Schubert-Symphonien. Warum gerade Schubert?

Florian Krumpöck: Erstens gibt es da einen natürlichen Bezug zu meiner Heimat und zweitens bin ich der Meinung, dass es noch immer nicht genug Wertschätzung für die Symphonien von Franz Schubert gibt. Darüber hinaus liebe ich es zyklisch zu arbeiten, weil ein Werk die interpretatorische Intensität des zweiten schärft. Durch eine solche intensive Beschäftigung kann man als Musiker weitaus leichter zum Kern der Musik vordringen und somit auch dem Publikum eine weitaus stärkere Aufführung anbieten.

„k“: Sie sprechen die geringe Wertschätzung an, die man generell gegenüber Schuberts Symphonien hegt. Im Vergleich zu Beethoven, Brahms und Schumann kommt der symphonische Schubert bis auf die Unvollendete und die Große C-Dur Symphonie tatsächlich immer etwas schlechter weg. Woran liegt das denn?

F. K.: Erstens werden die frühen Symphonien sehr selten gespielt, und was nicht gespielt wird kann man auch nicht schätzen lernen. Zweitens ist es nicht zu leugnen, dass Schubert formal und auch von der Instrumentierung her eher rückschrittlich als progressiv war. Beethoven hat mit seiner 9. Symphonie etwas geschaffen, über das sich bis Gustav Mahler niemand darüber getraut hat. Die Instrumente haben ihm nicht mehr ausgereicht, um das auszudrücken, was er wollte. Er musste die menschliche Stimme hinzunehmen. „Oh Freunde, nicht diese Töne“ ist richtungsweisend für die Musikgeschichte geworden. Nur dass sich bis Mahler niemand mehr getraut hat, diesen richtungsweisenden Schritt weiterzugehen. Schubert hat in seinen beiden großen Zyklen, den Symphonien und den Klaviersonaten, keine formalen Experimente gemacht. Im Ge-



Foto: Philipp Horak

gensatz zu Beethoven. Auch auf die Einführung von verschiedenen Instrumenten wie Piccolo-Flöte, Kontrafagott oder Schlagzeug hat Schubert verzichtet. Er ist hier zeitlebens rückschrittlich geblieben. Und er hatte ja auch nie die Möglichkeit, seine symphonischen Werke zu hören und sie dann nachträglich zu verbessern. Ich glaube, Schubert hat nur seine drei ersten Symphonien gehört und dann nur in sehr klein besetzten Aufführungen bei sogenannten Hauskonzerten.

„k“: Er war aber nicht rückschrittlich in seinen Liedern.

F. K.: Oh nein, in seiner „Winterreise“ ist er sogar sehr impressionistisch und seiner Zeit weit voraus. Aber auch in seinen Symphonien findet man durchaus Wunderbares. Mich interessiert als Musiker nicht so sehr das Formale, aber vielmehr das, was zwischen den Zeilen steht. Und hier findet man immer eine ganz tiefe Seelenbotschaft. Die er mit seinen Mitteln durchaus überzeugend rüberbringt.

„k“: Wie z.B. in seiner 4. Symphonie.

F. K.: Unglaublich. Dieses Werk deutet schon in eine ganz andere Richtung. Oder die Dritte. Carlos Kleiber hat beispielsweise nur die Dritte und die „Unvollendete“ von Schubert geschätzt und bei seinen

Konzerten dirigiert. Und für die Schallplatte aufgenommen.

„k“: Wie kann man denn diese frühen Symphonien einschätzen? Ich finde, hier gibt es ähnliche Gruppen wie bei Mahler. Eins bis drei, vier bis sechs und dann die bekannten letzten Symphonien.

F. K.: Stimmt. Obwohl man immer wieder bedenken muss, dass Schubert sein sogenanntes Spätwerk mit 28 Jahren geschrieben hat. Bei der Schubert-Rezeption muss man unbedingt berücksichtigen, dass er so jung gestorben ist. Was hätte Schubert noch für Musik schreiben können. Und wäre er so alt wie Haydn geworden, hätte er die Geburt von Schönberg noch miterlebt. Wie hätte sich so jemand weiterentwickelt? Doch um auf Ihre Frage zurückzukommen: Die ersten drei Symphonien sind sehr kompakt, sehr kurz und in den Finalsätzen hört man den Einfluss von Rossini. Und man muss sich bewusst machen, dass Schubert seine ersten drei Symphonien im Alter zwischen 16 und 18 Jahren komponiert hat. Als er die tragische Vierte geschrieben hat, war er gerade einmal 19 Jahre alt. Das muss man sich erst einmal vorstellen!

„k“: Sie spielen in Ihrem ersten Konzert die nicht fertig gestellte und kaum bekannte 7. Symphonie.

F. K.: Ja, für mich ein sehr wichtiges Werk, denn hier hat Schubert zum ersten Mal die Posaunen eingeführt. Das, was von Schubert fertig gestellt ist, ist ein komplettes Particell. Jeder Takt ist komponiert und Schubert hat festgehalten, wie er die Instrumentierung wollte. Und weil er keine formalen Experimente gemacht hat, kann man diese 7. Symphonie sehr leicht im Sinne Schuberts aufführen. Es gibt eine Fassung von Felix Weingartner, die aber mit hinzukomponierten Übergängen und einem riesigen Orchesterapparat sowie einer überromantisierten Interpretation nicht den Nerv des Werkes trifft. Wir spielen das Werk in der Fassung von Brian Newbould, der bereits die Unvollendete und auch eine 10. Symphonie von Schubert fertig gestellt und orchestriert hat.

„k“: Wenn man Schuberts späte Symphonien ? nehmen wir als Paradebeispiel die Große C-Dur Symphonie ? mit einem großen Symphonieorchester spielt, klingt das meistens zu überladen und träge. Was ja eigentlich erstaunlich ist, denn die frühen Symphonien zeigen ja sehr deutlich, wie wendig, transparent und klar diese Musik klingen kann.

F. K.: Da bin ich völlig Ihrer Meinung. Für mich ist bei Schubert total wichtig zu unterscheiden, dass die Musiksprache zwar tiefromantisch ist, die Klangfarbe aber nicht. Die Klangfarbe deutet nicht in Richtung Brahms und deshalb glaube ich, dass man mit einem Kammerorchester näher an das herankommt, was Schubert wollte. Neuerdings haben ja viele Dirigenten dafür entschieden, die Schubert-Symphonien mit einem Kammerorchester zu spielen oder aufzunehmen. Und ich muss sagen, für mich waren es wunderbare Momente, plötzlich zu entdecken, was man alles mit dieser Musik machen kann, wenn man den richtigen Orchesterapparat dafür zur Verfügung hat. Alles wird flexibler. Und dann gibt es noch die Frage der Wiederholungen; ob es beispielsweise bei der 9. Symphonie Sinn macht, alle Reprisen zu spielen. Oft ist es besser, das Werk etwas zu straffen. Die einzige Symphonie von Schubert, bei der ich mir ein ganz großes Symphonieorchester vorstellen kann, ist die „Unvollendete“. Denn hier macht Schubert einmal ein Klangexperiment und verweist dabei schon unbewusst auf Bruckner. Und vielleicht hat ihm gerade das so eine große Angst gemacht, dass er dieses Werk nicht fertig gestellt hat. Denn Schubert hatte vieles, nur kein Selbstvertrauen.

„k“: Wie stehen Sie zu dem oft heftig kontrovers diskutierten Thema der Wiederholungen bei Schuberts 9. Symphonie?

F. K.: Bei Schubert ist es so, dass die Reprisen quasi wortwörtlich sind wie die Expositionen, aber mit anderen Tonarten. Es kommt kaum vor, dass er, wie Beethoven beispielsweise, etwas groß variiert, was uns natürlich zur der Frage bringt ob man die Exposition wirklich wiederholen soll. Ich selbst habe für mich noch keine zufriedenstellende Antwort gefunden. Momentan aber tendiere ich dazu, die Expositionswiederholung wegzulassen. Ich hatte zu diesem Thema lange Diskussionen mit Andras Schiff, der ja immer dafür ist, bei jedem Werk die Wiederholungen zu spielen. Natürlich, wenn man ein Werk zum allerersten Mal hört, helfen uns solche Wiederholungen das Material zu verstehen und einzuordnen, um dann das, was mit dem Thema passiert auch besser verstehen zu können. Aber ein Großteil der Leute kennt ja die 9. Symphonie. Eine Reprise zu spielen ergibt für mich nur Sinn, wenn sie eine Stelle enthält, die sonst

nicht vorkommt. Wie die prima volta in der B-Dur Sonate. Die kommt nur hier vor, und wenn ich sie nicht spiele, dann ist der gesamte Satz nur hübsch aber nicht mehr. Und das ist eine Katastrophe.

„k“: Sie sind ja generell ein Musiker, der als Pianist und Dirigent gerne integrale Aufführungen vorzieht.

F. K.: Es gibt den riesigen Vorteil, dass man das ganze Spektrum einer Musikgattung eines Komponisten von Anfang bis Schluss miterleben kann. Und Schubert hat als Komponist eine Entwicklung durchgemacht, die man durchaus von der Ersten bis zur Letzten mitverfolgen kann. Sicherlich nicht auf einem Niveau wie Beethoven, denn Beethovens Entwicklung von seiner 1. Symphonie bis zur Neunten ist enorm. Auch bei den Klaviersonaten. Die Entwicklung von seiner ersten Klaviersonate hin zum op. 111 ist atemberaubend. Und für mich als Interpret ist es immer sehr lehrreich, einen Komponisten auf diese Weise immer wieder neu zu entdecken. In den großen Zyklen gibt es auch keine schlechten Werke. Aber! Nicht alle Integralen müssen oder sollen als Integrale aufgeführt werden. Bei Tschaikowsky kann man sich durchaus die Frage stellen, ob man die 6 Symphonien als Zyklus spielen soll. Seine 2. Symphonie ist doch eher schwach. Man muss nicht alle Haydn-Symphonien spielen, auch nicht den ganzen Mozart. Aber Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Mendelssohn, Mahler: unbedingt. Auch Bruckner, aber dafür fühl ich mich noch nicht reif genug.

„k“: Sie haben oft ? ohne das jetzt abschätzend sagen zu wollen ? mit Orchestern aus der zweiten Reihe gearbeitet, die international kaum eine Rolle spielen.

F. K.: Ich will vorausschicken, dass ich damals einer der jüngsten Generalmusikdirektoren in Deutschland war und mit der Norddeutschen Philharmonie ein Orchester übernommen, das eine große politische Funktion hatte und hat, weil es ein A-Orchester und das wichtigste Orchester in Mecklenburg-Vorpommern ist. Vor der Wende war die Norddeutsche Philharmonie neben dem Gewandhausorchester Leipzig, der Staatskapelle Dresden und der Staatskapelle Berlin das Top-Orchester in der DDR. Nach der Wende hat die Kulturpolitik diesen wichtigen und traditionsreichen Klangkörper aus Spargründen einfach vergessen. Diese Sparpolitik im Bereich der Kultur hat natürlich auch bei anderen Orchestern verheerende Folgen. Zuerst wird an der Qualität gespart. Und wenn an der Qualität gespart wird, dann bleibt das Publikum plötzlich weg. Und wird das Verschwinden des Publikums als Argument dafür genommen, dass man noch mehr spart und die Qualität weiter sinkt. Zu Anfang war die Norddeutsche Philharmonie ein Orchester mit über hun-



Foto: Lukas Beck

dert Musikern, das von allen großen Dirigenten auch dirigiert wurde. Als ich das Orchester übernommen habe, waren es noch 87 Musiker, mittlerweile ist es runtergekürzt auf etwas über 70 Musiker. Und das geht immer weiter nach unten. Freie Stellen werden nicht nachbesetzt, was wiederum zu einer Überalterung des Orchesters führt. In Liechtenstein war das eine ganz andere Sache. Dieses Orchester ist von null entstanden, und ich hatte die Ehre, dieses Orchester eines sehr kleinen Landes mit 33.000 Einwohnern aufzubauen. Das Land hat sehr viel Geld in dieses Orchester investiert, so dass ich die besten Musiker verpflichten konnte. Und in den drei Jahren wo ich in Liechtenstein war, haben wir eine tolle Aufbauarbeit geleistet. Bei diesen, wie sagen Orchestern aus der zweiten Reihe, muss man auch immer Geschichte miteinbeziehen und wie die Politik mit ihnen verfahren ist. Das hat dann nicht immer zu bedeuten, dass diese Orchester qualitativ weniger gut sind als andere, weitaus bekanntere Klangkörper.

„k“: Diese Orchester sind aber auf nationalem Plan trotzdem sehr wichtig.

F. K.: Auf jeden Fall. Jedes Orchester ist wichtig! Ihre Aufgabe ist die der kulturellen Nachversorgung. Es kann nicht sein, dass die Leute nur noch einmal pro Jahr in ihrer Heimatstadt ins Konzert gehen, sich stattdessen aber dann nach Berlin zu den Philharmonikern reisen. Auch viele Orchestermusiker beginnen ihre Karriere in der sogenannten Provinz. Da erlernt man das Repertoire und die Vielfalt der Musik. Das Gleiche gilt für die kleinen Opernhäuser, in denen die jungen Sänger herangebildet werden. Ich habe ja viele der ganz großen Orchester dirigiert und ich kann Ihnen versichern, fast alle Musiker, die hier spielen, haben in einem kleinen Orchester begonnen. Drum kann ich nur jedem sagen: Unterschätzt die Orchester aus der zweiten Reihe nicht!

Das Festival der neuen Ideen

Immer wieder spannend:
die „rainy days“ der Philharmonie

Martin Möller

Der Abschluss bei den diesjährigen „rainy days“ ähnelte dem letzten Abschnitt bei einem großen Flusslauf: Was lange Zeit einheitlicher (Klang-) Strom war, zerfloss am Ende wie ein Mäander in zahlreiche kleinere Veranstaltungen. Immerhin elf, großenteils halbstündige Auftritte prägten das Programm am letzten Tag. Kurz vor Ende lief die Veranstaltungsreihe überwiegend auf die klassische Moderne zu. Die Noise Watchers hatten zwar neue Kompositionen von Iván Boumanns und Festival-Gründer Claude Lenner im Gepäck, beschieden sich aber im Übrigen bei approbierter Moderne: „Thema“ von Luciano Berio, Stockhausens „Gesang der Jünglinge“, Berios Posaunen-„Sequenza V“ und Jonathan Harveys Computermusik-Klassiker „Mortuos plango“. Anders freilich das Schlusskonzert mit dem Klangforum Wien unter Emilio Pomarico. Das beschwor mit Musik von Eva Rieger, Yoshiaki Onishi und Gérard Grisey nochmals die Vielfalt Neuer Musik in Stil und Ausdruck. Das große Besucher-Interesse an beiden Veranstaltungen zeigte zudem: Immer noch entwickelt die Avantgarde aus sich selber heraus neue, innovative Potenziale und bleibt damit für ein freilich spezialisiertes Publikum eindeutig ein Magnet. Die „Wunderkammer“ genannte Konzertfolge, überwiegend im magisch blau ausgeleuchteten Großen Auditorium, gab am letzten Tag denn auch reichlich Gelegenheit zum (positiven) Erstaunen, aber auch zu einigem Befremden. Die zweiteilige Performance von Andreas Borregard mit Simon Steen-Andersens „Asthma“ und „Self-Care“ von Jennifer Walshe als Betrachter in einen ästhetischen Horizont einzuspannen, fällt jedenfalls schwer. Ein ästhetischer oder gar emotionaler Hintergrund lässt

sich bei diesen multimedialen Produktionen nicht ohne weiteres herstellen.

Andere Auftritte dagegen glänzten mit einem hohen Maß an Stringenz. Philippe Manoury bezieht sich in „Quasi una ciaccona“ auf Bachs berühmte Passacaglia für Violine allein. Das verleiht seiner Komposition einen klaren, und doch unkonventionellen tonalen Hintergrund - zumal sich Bratschistin Danielle Hennicot bei der Uraufführung als glänzende Interpretin erwies. Und die beiden „Vocal Improvisations“ von Tomomi Adachi und Jennifer Walshe spannten einen Bogen von mittelalterlicher Zweistimmigkeit zu einer Moderne und machte dabei seelische Grenzsituationen überzeugend anschaulich.

Zum ersten Mal wurden die „rainy days“ von Chef dramaturgin Lydia Rilling und damit von einer Frau organisiert. Spiegelte sich dieser Wechsel in Programmen und Ausführungen? Das Motto „How does it feel?“ scheint so etwas nahezu legen. Es legte den Schwerpunkt sichtlich nicht auf strenge Strukturierungen, sondern auf Emotion und Organik. Und der Vogelfeder-Fächer auf dem Cover löst beim Betrachter die Assoziation mal kuscheliger, mal spröder Körperlichkeit aus.

Dabei lässt dieses Motto die stilistische Vielfalt der Veranstaltungsreihe nur ahnen. Immerhin 24 Uraufführungen standen an. Zudem brachte Lydia Rilling inte-

ressante Formate ein. Auf einer Konferenz debattierten sechs Musikwissenschaftlerinnen über „emotionale Konzepte in zeitgenössischer Musik“. Im „Salims Salon“ befassten sich fünf Künstlerinnen und Künstler mit dem Thema Fremdheit und Identität.

Überhaupt gab es innerhalb der wenigen Tage vom 12. bis zum 19. November reichlich Hörenswertes. Das „Italian Madrigal Book“ mit dem Vokalensemble „Exaudi“ glänzte mit einer Kombination historischer und zeitgenössischer Madrigalkunst. Das Klangforum Wien unter Emilio Pomarico nahm sich die „Situations pour 23 Solistes“ von George Aperghis vor und verklärte Werk und Interpretation zur „déclaration d’amour“. Und bereits am Montag vor Festivalbeginn zeigten die „days“ mit einem bescheiden „prélude“ genannten Konzert, was bei Neuer Musik an expressiver Energie möglich ist. Das US-amerikanische JACK Quartett gab drei Quartetten und einem Streichtrio von Iannis Xenakis eine Ausdrucks-Intensität mit, die beim Publikum atemloses Erstaunen auslöste. Diese Musik entwickelt ihre Emotionalität aus der strengen, durchgebildeten Struktur. Grandios!

Nochmals gefragt: Ist das Festival unter der neuen Leitung „femininer“ geworden? An den diesjährigen „days“ wurde eins deutlich: Lydia Rilling hat neue, gute Ideen eingebracht. Vielleicht war dabei der

Kontrast zum letztjährigen Motto „Into the wild“ kalkuliert drastisch ausgefallen. Die Unterschiede in den Konzepten zwischen alter und neuer Leitung mit dem groben Raster von Maskulin contra Feminin zu erfassen, erwies sich indessen rasch als unhaltbar. Eine biologische Dualität wird der enormen stilistischen Vielfalt auf diesem Festival und auch in Musik allgemein ganz sicher nicht gerecht.



rainy days: Wunderkammer ©: Alfonso Salgueiro Lora

Chroniques parisiennes

La folle grâce
de Marie Depussé

Clotilde Escalle

Je découvre les récits de Marie Depussé, écrivain et psychanalyste française, née en 1935 et morte dernièrement, en août 2017. Ses écrits, dans ma bibliothèque, étaient un trésor qui attendait son heure. Nous devrions tous avoir de ces récits essentiels, qui donnent du sens et nous réconfortent de notre condition humaine. Marie Depussé, avec son sens aigu de l'observation, une sensibilité à fleur de peau, traverse la marge, celle qu'occupent les naufragés de la vie que sont les fous et les malades. Elle le fait avec une compassion, un sentiment d'appartenance, qui obligent au silence, au respect des uns et des autres.

Nous nous attardons sur ces êtres, nous leur redonnons visage, paroles, et du coup nous revenons à la vie. L'émotion nous étreint, à cause de la fragilité et de l'endurance, la résistance, le combat, la poésie, la beauté, l'ampleur, que représentent ces existences. L'effacement du narrateur pour une recension d'un quotidien incarné par Jean, Pierre ou Gervaise, est un acte d'humilité. La discrétion d'une grande âme, comme Marie Depussé, sait bien que les frontières sont fragiles, quasi inexistantes – il suffirait de si peu pour que notre vie bascule.

„Un ciel de
gentillesse“

Dieu gît dans les détails, *La Borde, un asile* (2014, Editions P.O.L.), Marie Depussé rapporte une chronique poétique de ses jours passés en tant que thérapeute à La Borde, célèbre établissement de psychiatrie institutionnelle, dirigée par Jean Oury jusqu'en 2014, où a travaillé également toute sa vie Félix Guattari. Clinique à rebours de la psychiatrie dite concentrationnaire, grâce aux médicaments et à un mode d'existence „ouvert“ ? elle redonne aux patients la possibilité de vivre avec la



maladie. Le personnel, dont les soignants, est requis pour le ménage, la corvée de chiottes par exemple, Marie Depussé n'y échappera pas, sous l'œil ouaté des malades. Pourquoi pas, après tout, tenter de jouer une certaine égalité au lieu d'être assommé par ce monde médical qui joue la plupart du temps de l'arrogance de son pouvoir et de son savoir sur les malades – un monde qui en général préfère ignorer, dans le souci d'une gestion plus simple de la maladie et paraît-il plus efficace, le monde sensible qui se déploie autour de lui. La grande cruauté vient de là. Nous n'avons, la plupart du temps, que faire de nos fous, à part les retirer de notre vue et les enfermer, afin de pouvoir continuer à vivre tranquillement sans être outragés, loin de cette contamination qu'ils portent – alors qu'auparavant chaque village avait son fou, je parle de folie douce, il en va de même pour les vieillards, placés (quelle horreur, ce mot) et les grands malades. Mais, en même temps, nous nous passionnons pour l'art brut, ce fameux art des fous, l'intérêt des collectionneurs et des foules en deviendrait presque obscène de force de voyeurisme ou de non conscience de ce que cela suppose. Car on se prendrait à regretter de ne pas en savoir plus sur celui ou celle qui a créé de tels dessins, maquettes, un monde en déséquilibre,

pour s'en échapper. C'est avec un grand respect que j'écris ce mot de fou, comme celui de vieillard ou de grand malade, tant notre vie, si éphémère, n'échappe pas à l'une de ces conditions qui nous guette. La clinique de La Borde a pris racine dans un vieux château dans le Loir-et-Cher, et Jean Oury a aussitôt demandé l'agrément de la Sécurité sociale pour qu'un tel établissement ne verse pas dans une clinique de luxe. Marie Depussé écrit à son propos: „Il y a au-dessus de La Borde un ciel de gentillesse, une nébuleuse discrète et un peu floue, qui autorise à vivre, dans le détail, de pauvres vies tordues. On peut l'appeler Dieu, si l'on veut. Une sorte de présence de Dieu, qui nous emmènerait chez le dentiste. J'ai toujours rêvé de cela, pas vous?“

Cette présence angélique, c'est Marie Depussé qui l'incarne, finalement, auprès de son frère, grand malade et agonisant, à l'hôpital, dans son récit *La nuit tombe quand elle veut* (P.O.L., 2011). Elle y rapporte les déboires vécus, l'inhumanité du système hospitalier dans sa rigidité, et des moments quasi miraculeux, une rencontre entre le médecin qu'il faut et Jean, le grand frère, le médecin qui pourra le soigner, l'accompagner. Evidemment la peine est grande, elle nous concerne tous.

„Bon appétit, monsieur.“ On entend souvent, à l'hôpital, ces „monsieur“, „madame“, articulés trop nettement, politesse salariée aussi théâtrale que le poulet plastifié. Vous entendez le vide où s'abolit déjà votre nom. Si une main, alors, celle d'une femme ou d'une sœur, vous glisse dans une assiette du vrai fromage ou des framboises, et vous parle, on meurt moins vite, moins mal“ écrit Marie Depussé. Certes, tout cela est d'une tristesse infinie. Mais il s'agit de notre condition humaine, donc de l'inévitable, de cette dérégulation à laquelle nous sommes voués. Marie Depussé nous fait un cadeau inestimable, celui d'atténuer notre solitude par la grâce des mots et d'observations d'une humanité folle. Je la remercie infiniment pour cela.

Anouilh et ses „Pièces brillantes“

Un choc de l'idéal et du réel?

Franck Colotte

Je suis donc un bon fabricant de pièces. Sans fausse honte, j'ai, comme on dit, un métier dans les mains“.

(Jean Anouilh, *En Marge du théâtre*, La Table Ronde, 2000, p. 40)

Le voyageur sans bagage, Antigone, Les Poissons rouges, L'Alouette, L'Hurluberlu ... autant de pièces qui ont rendu célèbre le dramaturge, metteur en scène, scénariste et dialoguiste Jean Anouilh, et qui l'ont fait entrer de son vivant dans les manuels scolaires. Décédé il y a trente ans (à l'âge de 77 ans), celui qui avait commencé sa carrière comme secrétaire de Louis Jouvet et dont il avait hérité sa passion du théâtre, est l'auteur de

trente-huit pièces de théâtre qui marqueront, à divers titres, la production théâtrale française du XXe siècle.

Jean Anouilh fut, sa vie durant, un passionné de théâtre qui aimait à dire que „tout ce qui n'est pas théâtre me laisse de marbre“. Mais d'où vient à Anouilh sa vocation du théâtre? „Pourquoi je fais du théâtre? Pour m'amuser (...). On se demande parfois pourquoi je mets en scène, mais c'est que le théâtre n'est pas seulement un art d'écriture, c'est aussi un art de vie, mais un art puisqu'il donne une forme à la vie qui est naturellement invertébrée. Mon seul regret est de ne pas avoir en plus la dimension du comédien, de ne pas être l'homme de théâtre complet, de la page blanche à la scène vide, comme Shakespeare, comme Molière, comme Guitry“: tels furent ses propos lors de l'entretien

l'ensemble constituant „l'un des plus représentatifs du XXe siècle par la régularité des éloges reçus et par sa diffusion internationale“ (Pléiade, vol. I, p. XVII). Parmi les recueils (des „pièces noires“ comprenant entre autres *Le Voyageur sans bagage* [1936] aux „pièces farceuses“ au nombre desquelles figure notamment *Le Nombril* [1981] se trouve le recueil des quatre „pièces brillantes“ - *L'Invitation au château* (1947), *La Répétition ou l'Amour puni* (1950), *Colombe* (1951) et *Cécile ou l'École des pères* (1951), qui illustrent un procédé cher à Anouilh: le théâtre dans le théâtre.

Jeux métathéâtraux

L'ouvrage désormais classique *Metatheatre. A New View of Dramatic Form* (1963) du dramaturge américain, essayiste et critique de théâtre Lionel Abel (1910-2001) permet de mettre en lumière différents critères classificatoires de ce phénomène: la théâtralisation de la métaphore de la vie comme théâtre, la mise en abyme par l'auteur lui-même, de sa propre production dramatique, la réflexivité d'un texte donnant une image tantôt fidèle et tantôt déformée des conditions matérielles de production du spectacle théâtral, c'est-à-dire, comme le rappelle Christophe Couderc dans „Ironie et métathéâtralité dans la *Comedia Nueva*“ (Métathéâtre, théâtre dans le théâtre et la folie, 2010), qui „forme une constellation de procédés, de thèmes et de structures d'ordinaire rangées parmi les plus sûres marques de l'esthétique baroque“. La métathéâtralité sert en effet à décrire des pratiques théâtrales très variées (théâtre dans le théâtre, rupture d'illusion, distanciation brechtienne, exhibition du jeu, jeu avec le code), le point commun à ces pratiques étant de „dire qu'il y a du théâtre“. Déjà dans la comédie du *Pseudolus* (L'Imposteur) du comique latin Plaute, l'on en trouve un exemple car le personnage éponyme - l'esclave *Pseudolus*, en réponse à la question „Dis-moi, quels sont tes projets?“, répond „Je ne veux pas les redire deux fois; les comédies sont assez longues comme cela“ (I, 3, C.U.F., Comédies, tome VI, p. 42) ! Jean Anouilh s'inscrit dans la modernité des jeux métathéâtraux particulièrement développés par Luigi Pirandello, par exemple dans *Sei personaggi in cerca d'autore* (Six personnages en quête d'au-



teur, 1921). Cette dernière influence, souvent relevée par la critique, rejoint un penchant personnel pour l'esthétique du jeu. En 1950, Anouilh présente avec ingéniosité ses jeux métathéâtraux dans *La Répétition ou l'Amour puni*, pièce „brillante“ (c'est-à-dire permettant le reflet, la réflexion du sujet sur lui-même) qui représente la répétition de *La Double Inconstance* (1723) de Marivaux, mais qui ne fait pas apparaître le personnage de l'écrivain sur la scène. Or, comme le note Nathalie Macé (Université d'Avignon) dans „Les jeux du théâtre dans *La Grotte*“ (RHLF 2010/4, vol. 110, p. 829), „dans *La Grotte*, pièce moins connue rédigée en 1958 ou 1959, créée le 5 octobre 1961, il emboîte de nouveau les niveaux de théâtre en montrant cette fois la création problématique d'un dramaturge“ – et plus précisément la représentation du dramaturge, de sa quête esthétique et de son statut professionnel.

Quel est le sujet de *L'Invitation au château* (1947)? Une invitation est donnée à plusieurs convives à se rendre dans un château pour un bal. Parmi les participants se trouve Frédéric, amoureux de Diana Mes-

serschmann, et qui veut l'épouser. Mais il y aussi son frère jumeau Horace, qui compte bien mettre fin à cette union. C'est à l'occasion de ce bal qu'il va mettre en place un stratagème pour que Diana n'ait plus les faveurs de son frère! Cette pièce est une sorte de „commedia dell'arte“ moderne dans la mesure où l'on y retrouve les thèmes spécifiques du genre: les quiproquos, les manigances, la naïveté des uns, la sornioiserie des autres, et une relation serviteur-maître où chacun ne sait pas toujours rester à sa place! Cette comédie dominée par une intrigue amoureuse renvoie de manière assez évidente à l'univers du vaudeville et des jeux de théâtre. Les personnages se précipitent pour entrer ou sortir de scène, le temps semble toujours courir contre eux. Plus on avance dans l'intrigue et plus l'étau se resserre. Le quadrilatère amoureux – thème baroque s'il en est – est perpétuellement mis à l'épreuve jusqu'à ce que la véritable identité d'Isabelle soit révélée et qu'elle décide de tout envoyer valser, les bijoux, le faste et l'argent!

Dans *Colombe* (1951), nous nous retrouvons à Paris, au milieu du XIXe siècle. À la veille de son départ pour trois ans de service militaire, Julien, jeune homme fantasque et idéaliste, doit confier son épouse Colombe et leur petit garçon à sa mère qu'il déteste, la célèbre tragédienne Madame Alexandra. Mais cette dernière, tombant peu à peu sous le charme de sa belle-fille, lui trouve un petit rôle dans *L'Impératrice des Cœurs*, le mélodrame à succès qu'elle interprète tous les soirs sur le boulevard du Crime. Prenant goût au théâtre et à la vie d'artiste, Colombe devient une nouvelle femme, au centre de toutes les attentions... Colombe est une comédie dramatique et romantique qui propose un certain regard sur le monde du spectacle, entre fascination, illusion et vacuité. En outre, si le sujet de la pièce, la confrontation entre une existence idéale, que défend Julien, aussi intransigeant qu'Alceste, et la réalité et ses agréments faciles, est profond, il n'est pas dénué d'une bonne

dose d'humour.

Dans *La Répétition ou l'Amour puni* (1950), le Comte a reçu en héritage d'une vieille tante le château de Ferbroques à condition d'y élever douze orphelins. Pour cette tâche difficile, il a engagé une jeune fille, Lucile, dont les vingt ans l'attirent. Il organise au château une représentation de *La Double inconstance* de Marivaux. Il sera le Prince, et Lucile sera Sylvia. Mais le théâtre et la vie vont curieusement interférer! Dans cette pièce, l'amour et la haine rôdent, là où on ne les attend pas... La pièce dans la pièce se joue, les deux intrigues se confondent, la scène se construit sur la scène, les bons mots virevoltent, les répliques fusent! Et derrière le masque de la comédie, on sent monter le souffle froid de la tragédie... De plus, un élément remarquable leste par exemple le quatrième acte, à savoir le choc de l'idéal et du réel. Cette thématique nourrit tout le théâtre d'Anouilh et notamment les pièces d'avant 1946 où le contingent vient battre en brèche l'absolu.

Enfin, avec *Cécile ou l'École des pères* (pièce en un acte), l'on se demande, avec l'auteur, que peut faire un père (Monsieur Orlas) alors qu'il tombe amoureux de la gouvernante (Araminthe) qu'il a lui-même choisi pour préserver sa fille Cécile, notamment de la fougue des jeunes gens? Grave dilemme, surtout lorsque le chevalier, amoureux transi de sa fille, décide d'enlever celle-ci, avec sa gouvernante. Ce pauvre père ne peut alors que prévenir celui de son aimée et il sombre dans la confusion la plus totale! Cependant la jeune Cécile nous réserve pour la fin une belle surprise... Or, comme le relève Bernard Beugnot dans la notice relative à la pièce, „sous le masque de la fête galante et du rêve rose qui la clôt, se devinent en sourdine les hantises habituelles: crainte de la solitude (...), difficile communication des êtres“ (Pléiade, vol. I, p. 1409).

Rémy de Gromont, chroniqueur au *Journal littéraire*, écrivait en février 2001 (<http://www.saintmont.com/jl/articles/jl6.htm>) que „les pièces d'Anouilh sont des créations intemporelles, car elles parlent toujours de l'homme, de sa nature, qu'elles soient costumées, voire historiques, ou moins définies dans l'espace-temps. La langue de Molière mélangée avec l'esprit de Talleyrand, la sensibilité de Musset et la connaissance du jeu de l'acteur de Barault, voilà de quoi sont faites les pièces d'Anouilh. Il est impardonnable que le théâtre français l'oublie aujourd'hui, seulement 14 ans après sa mort. Celui qui dans son humilité se disait artisan et non pas artiste, était et restera toujours la gloire de la France, le bâtisseur de la culture de l'humanité“. Ne pourrait-on pas reprendre ces mêmes mots, 30 ans après la disparition de Jean Anouilh, en sorte d'inciter le grand public d'aujourd'hui à relire ses „pièces brillantes“ – autant que le reste de sa production théâtrale?



Je dis ça, je ne dis rien

D'un baroque à l'autre

Enrico Lunghi

„Kunst macht sichtbar“
(Paul Klee)

Près des Fondamenta Nuove à Venise, dans un quartier resté jusqu'à récemment encore à l'écart des hordes touristiques et de la gentrification galopante, se trouve l'église Santa Maria Assunta, dite des Gesuiti.

De fondation plus ancienne, elle fut entièrement remaniée au début du 18^{ème} siècle sous l'impulsion de la puissante famille Manin, et présente aujourd'hui une unité baroque d'une rare cohérence. Si la façade, due à G.B. Fattoretto, ne se distingue pas par une élégance particulière malgré sa plasticité sculpturale sophistiquée, l'intérieur, conçu par l'architecte Domenico Rossi, frappe d'emblée par sa clarté monumentale et l'efficacité de son appareil décoratif qui semble avoir jailli d'un seul

trait. Le plan est simple, à croix latine avec trois chapelles de chaque côté de la grande nef et une de part et d'autre du chœur. Pourtant, c'est l'impression de mouvement qui domine dans l'ensemble et dans le détail. Le sol est à motifs géométriques, mais la disposition des carrés imbriqués crée comme une aspiration dès que l'on franchit le portail. Sur les côtés, le rythme des pilastres, se terminant par des bandeaux dorés, est accéléré par les petites saillies de l'architrave continue et qui, à la croisée du transept, se plie vers l'intérieur: ce mouvement étonnant propulse le regard vers le chœur. Les chapiteaux plats ornés de feuilles jaillissantes, les balcons supportés par des trompes en éventail, et surtout l'hallucinante fausse tapisserie en incrustations de marbre vert et blanc qui recouvre les surfaces planes contribuent à stimuler l'œil en permanence et lui interdire tout repos.

Les dorures, parcimonieusement réparties dans l'élévation, se déploient en toute gloire dans la voûte à berceau, qui est entrecoupée de larges lunettes aux courbes élégantes et éclairée par de grandes fenêtres hautes. Là-haut, les médaillons illustrés, les moulures et les reliefs composent une fougue musicale symétrique en trois tons principaux, blanc, vert et or, et accompagnent le spectateur dans sa marche vers le fond de l'édifice.

Les piles de la croisée abritent chacune de grandes et magnifiques sculptures des Archanges Michel, Gabriel, Raphaël et Sealtiel, réalisées par Giuseppe Torretto, qui, par leurs postures énergiques, semblent défier la rigueur architecturale qui les abrite. Puis, devant le presbytère, se dresse l'autel majeur, véritable condensé d'esprit baroque. L'édicule, dessiné par Giuseppe Pozzo, tout en courbes et contrecourbes, possède dix colonnes torsadées qui, par leur groupement et leur disposition en quadrilatères irréguliers au sol, augmentent la tension visuelle du chœur. Elles portent une coupole revêtue d'écailles qui fait écho à celle de la croisée mais qui par une ouverture laisse passer les rayons du Saint-Esprit pour symboliquement illuminer le tabernacle orné de lapis-lazuli sur lequel trônent Dieu et le Christ juchés sur un globe porté par deux anges. La base de cet extraordinaire baldaquin repose sur un tapis en marbre qui semble couler sur les marches en pierre qu'il recouvre, et qui décline, avec grande virtuosité, la gamme entamée par la fausse tapisserie des murs.



Bert Theis (Barbara Fässler)



Alexander Kluge Archipels

Sans même parler des superbes œuvres picturales qu'elle abrite - le Martyre de Saint Laurent, magnifique chef-d'œuvre tardif du Titien dans la première chapelle latérale gauche, ou le cycle de l'Invention de la Vraie Croix du Tintoret dans la sacristie - cette église me fascine à chaque fois en tant que véritable machine à extases.

Toute la mécanique visuelle du baroque y contribue: le mouvement, le contraste et l'illusion. La raison de cet art consiste à déraisonner le spectateur en lui faisant perdre ses repères. L'abondance des détails n'est pas là pour l'écraser mais pour l'égarer. Et si, en plus, comme cela m'est déjà arrivé, un morceau d'orgue de J.S.Bach résonne au même moment, les sens n'y tiennent plus et l'esprit se laisse emporter par cette déferlante de sublimes impressions. Le raffinement dans cette entreprise, aux Gesuiti, est extrême: en effet, la voûte est constellée de pastilles réfléchissantes, pratiquement invisibles. En déambulant dans la nef, on perçoit, presque inconsciemment, une sorte de scintillement, et c'est en cherchant attentivement à en déceler l'origine qu'on décèle ces petits ronds de lumière. C'est un peu comme les images subliminales dans un film.

Je n'ai trouvé, à ce jour, aucun guide de Venise qui mentionne ces pastilles, preuve supplémentaire de leur subtilité, peut-être même de l'esprit manipulateur qui les a conçues. En effet, il ne faut pas oublier que l'ordre des Jésuites a vu le jour dans le contexte de la Contre-Réforme, à laquelle il a apporté un soutien significatif. Ce n'est, bien sûr, pas l'église catholique qui a inventé l'art baroque pour garder dans son giron les âmes pouvant se laisser égarer par les mouvements schismatiques en mi-

sant sur les émotions et non sur la raison. Ce sont les successeurs des maîtres de la Renaissance qui l'ont mis au point, découvrant la puissante force d'évocation des images dynamiques après avoir exploré pendant près de deux siècles les tenants et les aboutissants de la perspective linéaire et de la composition équilibrée, entre autres acquis de leur temps - ils auraient certainement adoré pouvoir utiliser des écrans programmables comme le fait la publicité aujourd'hui. Or cet art nouveau vint à point nommé pour servir la stratégie de l'Eglise romaine à une époque où, même si les Lumières se profilaient à l'horizon, ce dernier ardaient encore surtout des lueurs dues aux bûchers à sorcières.

Située à proximité, mais se présentant, elle, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans une nudité austère évoquant la retenue médiévale, l'église désacralisée de Santa Catarina abrite cette année, dans le cadre de la biennale des arts visuels, le pavillon écossais.

L'artiste Rachel Maclean, dont le Casino Luxembourg avait en 2015 montré plusieurs œuvres, l'occupe avec une seule projection vidéo, *Spite your face*, qui nous fait assister à une sorte d'opéra baroque époustouflant. L'histoire est celle d'un petit garçon - Pic - pauvre, crasseux et malade qui mendie dans les rues sombres d'un monde sans espoir et qui rêve d'une vie meilleure. Cela lui est rendu possible par une fée - une sorte de Sainte Rita, patronne des causes désespérées et des artistes - qu'il rencontre dans une église et qui le propulse dans un univers lumineux, propre et luxueux. Mais, dès qu'il arrive dans cette cité dorée, il est obligé de mentir pour sauver sa peau. Dès lors, son nez s'allonge. La référence à Pinocchio est,

bien sûr, évidente et volontaire. Pic devient alors rapidement la star de ce petit monde, en se faisant le promoteur d'un parfum, (un)Truth qui est censé gommer toutes les imperfections - en apparence du moins, dans un monde de mensonges et d'illusions. Et le nez de Pic s'allonge de plus en plus, jusqu'à ce que la fée, dans une scène mêlant onanisme, cruauté et vengeance, le lui coupe. Pic doit alors, pour préserver son rang dans cette société qui l'a porté au sommet, se parer d'un postiche, ce qui n'arrange rien et il finira, en fin de compte, par retomber dans le monde triste et crade duquel il est issu.

Tout en utilisant une esthétique et une mise en scène baroques, avec une profusion de costumes et des références aux comédies musicales, et en faisant largement appel aux techniques d'imagerie digitale, Rachel Maclean, qui comme toujours, joue elle-même tous les rôles de ses personnages, nous livre ici un conte philosophique inspiré par l'accession à la présidence de Donald Trump, dans laquelle, tout le monde le sait, les mensonges et les illusions ont joué un grand rôle. Mais le plus saisissant, dans cette narration menée tambour battant, est qu'elle ne laisse aucune porte de sortie: le film en effet, d'une trentaine de minutes, tourne en boucle, Pic passant continuellement d'un monde à l'autre, sans alternative aucune.

Ainsi, *Spite your face* ironise sur une réalité totalisante mais fondée sur le paraître, superficielle et creuse, à laquelle rien ne permet d'échapper, et qui, d'une certaine façon, correspond à l'idée d'un monde baroque voulue en d'autres temps, d'avant la globalisation, où cependant existaient encore une multiplicité de visions et des paysages plus ou moins vierges à conquérir.

A propos du droit des peuples à l'autodétermination

Notes sur la question nationale

Robert Mertzig

La dite „crise catalane“ qui, rassemblant d'un côté toute la faune et flore de la droite et de la social-démocratie au service du très corrompu régime post-franquiste et monarchique de Madrid (soutenu par les délégués anti-démocratiques institutions de L'UE) et de l'autre le plus grand mouvement de masse progressiste de ces dernières années en Europe, a remis à l'ordre du jour la problématique du droit des peuples à l'autodétermination et, donc, de la „question nationale“ en général et en particulier.

La question nationale est l'une des plus épineuses et controversées dans la tradition du mouvement ouvrier et de la gauche (véritable). C'est parce qu'elle ne donne pas matière à une théorie générale. On peut dégager des éléments de méthode, mais ensuite on entre dans le domaine de la politique concrète, des rapports de forces, des moments stratégiques précis. Certes, les droits nationaux font partie des revendications démocratiques mais dans une logique de classe. La nation est une donnée historique et non une mystique du sol ou du sang, ou de l'ethnie. La revendication nationale est toujours l'enveloppe d'un mécontentement et d'aspirations sociales : quelles classes, quels groupes sociaux en sont-ils les vecteurs ?

La question nationale est donc un vieux casse-tête du mouvement ouvrier. On reproche souvent à la gauche marxiste leur manque de réflexion ou leur retard à ce sujet. La littérature, pourtant, est abondante. La difficulté est sans doute ailleurs : dans l'écartèlement entre une „théorie“ générale introuvable (qui tend au formalisme abstrait) et une politique qui s'émiette dans la pluralité historique des cas spécifiques. Hésitant entre des critères „subjectifs“ tautologiques (le „sentiment“ national ou le „plébiscite de tous les jours“) et des critères „objectifs“ prétendant naturaliser la nation (langue, territoire, ethnie), les tentatives de définitions sont souvent inopérantes.

Dans le cas des nations en formation contre l'impérialisme, la revendication nationale couvre les aspirations agraires de la paysannerie (droit à la terre), les aspirations culturelles de l'intelligentsia, éventuel-



Carles Puigdemont (Photo: AFP/Josep Lago)

lement celles de la bourgeoisie nationale. Dans ces cas, il faut toujours se ranger du côté du nationalisme de l'opprimé. Dans les pays capitalistes développés, des oppressions nationales réelles peuvent se mêler à des structures sociales différentes. Ainsi, le nationalisme catalan, progressiste contre l'État espagnol, peut-il devenir réactionnaire face aux travailleurs andalous (par exemple).

L'État-nation

La nation moderne a comme contenu social spécifique l'unification d'un marché par la bourgeoisie, culminant dans la formation de l'État-nation. En son temps, elle joue un rôle progressiste en développant une universalité partielle qui dépasse les

particularismes tribaux, ethniques, linguistiques (la nation moderne est dans la plupart des cas pluriethnique). D'où l'importance dans la question nationale des questions agraire, scolaire, linguistique. Il existe par conséquent des États plurinationaux et des nations transétatiques. Cette situation ne se résout pas nécessairement par le principe : une nation = un État.

Afin de pallier aux contradictions et conflits internes à la classe bourgeoise produits inévitablement par la concurrence, ce sont bien l'État bourgeois et ses institutions, y compris parlementaires, qui constituent le régulateur nécessaire au-dessus des mêlées partisans. Pendant longtemps ce fut plus exactement l'État-Nation, devenu le pouvoir d'une bourgeoisie nationale plus ou moins territorialement défini, en conflits inter-impérialistes directs et souv-

ent guerriers, notamment quant à l'exploitation des pays colonisés et asservis. A l'époque de la globalisation capitaliste l'Etat national tend à perdre de plus en plus de prérogatives au profit d'institutions internationales et des puissantes firmes transnationales dont le chiffre d'affaires est souvent supérieur à celui du budget ou du PIB de bien des Etats nationaux. Ceci dit, l'Etat national reste l'appareil central de domination, de coercition et d'encadrement des citoyens ? et des minorités nationales opprimées „internes“.

Dans le cadre de l'internationalisation croissante des forces productives, de l'organisation du travail, etc., les Etats-nations sont de plus en plus un carcan non fonctionnel. La formation d'Etats-nations ne joue pas en soi un rôle progressiste. La revendication d'indépendance face à une oppression (par l'impérialisme ou par un régime d'un Etat centralisateur répressif) peut jouer un rôle mobilisateur en tant que revendication démocratique. Mais nous n'oublions jamais qu'une revendication démocratique qui débouche... sur la formation d'un Etat pose immédiatement la question de la nature sociale de cet Etat. Sous le choc de la mondialisation capitaliste, les catégories de la politique moderne héritées des Lumières sont toutes ébranlées : nations, peuples, territoires, frontières, représentation. C'est ce qu'Habermas appelle „la dissolution progressive de la modernité organisée“, dont il n'y aurait au demeurant pas lieu de se réjouir dans la mesure où elle tend à remettre en cause la possibilité même de la politique. „Le fond de la crise de la souveraineté, c'est la disparition du peuple“ et de la dialectique entre pouvoir constituant et pouvoir institué (Balibar).

La centralité du rapport de classe

Il existe toujours des formes de nationalisme qui ? malgré leurs limitations, leurs insuffisances, leurs contradictions ? revêtent une dimension émancipatrice. Ce sont, en premier lieu, les mouvements anti-impérialistes et anti-coloniaux de libération en Amérique latine, en Afrique (Namibie, Afrique du Sud), au Moyen-Orient (Palestine). Mais ce sont aussi les minorités ou cultures nationales des principaux Etats-

nations européens, en lutte pour leur droit à l'autodétermination ou au moins pour une forme d'autonomie nationale (Basques, Catalans, Andalous, Irlandais du Nord, Ecossais, Gallois, Bretons, Corses, etc).

Dans toute question nationale, les tâches se formulent différemment du côté de la nation oppresseuse et du côté de la nation opprimée. Du côté de la nation oppresseuse, il faut mettre l'accent sur le droit inconditionnel de la nation opprimée à l'autodétermination, à choisir souverainement son avenir. Cela ne veut pas dire que, du côté de la nation opprimée, il faut être en tout temps et en permanence pour faire de l'autodétermination le contenu de l'indépendance : le point nodal l'unité de classe, y compris avec les travailleurs de la nation oppresseuse, et on peut, selon la situation concrète, répondre au droit d'autodétermination par l'indépendance, ou par une forme d'autonomie dans un cadre fédératif, en mettant l'accent sur les éléments communs de planification démocratique.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'une prise de position pour l'indépendance ne suffit pas à définir les rapports avec le mouvement national dans chaque cas concret. Il est toujours difficile d'être plus nationaliste que les nationalistes purs, et le mouvement national se différencie nécessairement au contact des grandes forces sociales. Il y a en Euskadi (pays basque) un nationalisme bourgeois, tout le monde en convient. Mais dans une perspective indépendantiste, l'alliance nationale l'emporte logiquement sur les alliances de classe avec les organisations ouvrières taxées d'espagnolisme. La logique abertzale a sa cohérence : on peut démontrer que les nationalistes bourgeois sont inconséquents, mais comment lutter pour l'indépendance avec des partis ouvriers réformistes dont les représentants gèrent loyalement le gouvernement centraliste ?

On est ainsi ramené, inéluctablement, à la lutte des classes en tant que principe d'intelligibilité de la dialectique socio-politique. On peut constater avec le philosophe Balibar que les classes „ont perdu de leur identité visible“ au profit des casse-tête „inclassables“ que seraient la bureaucratie, les nouvelles couches salariées, etc. Vaste problème. Disons seulement qu'il est possible de saisir la multiplicité des conflits sans effacer la centralité du rapport de classe ; possible de concevoir les classes

autrement que comme des structures ne descendant pas dans la rue, sans en faire pour autant des personnages héroïques sur la scène de l'histoire ; autrement dit possible de les appréhender non comme des objets sociologiques, mais comme un rapport dynamique de polarisation et de conflit.

Par-delà ces différences toujours actuelles, les aspirations nationales s'inscrivent aujourd'hui dans une même conjoncture mondiale de crise d'accumulation capitaliste. Il s'agit d'une crise globale du mode de régulation et des systèmes de représentation. Son issue ne dépend pas simplement du redressement (réel) des taux de profit ou de l'introduction (partielle) de nouvelles technologies. Elle passe par un redécoupage violent des marchés et une refonte des Etats. L'éclosion des nationalismes n'est donc pas dissociable de la redéfinition de grands ensembles géopolitiques (Europe, Mercosur, traité de libre commerce nord-américain avec la question du Canada, etc.).

L'internationalisation accrue de la production, des échanges, de la force de travail, d'une part, le repli de l'Etat et des services publics, la segmentation de la société, de l'autre, multiplient ce qu'on peut appeler les phénomènes „d'exclusion interne“. Ce fut jadis le cas des pays dits de l'Est où l'espace public a été durablement laminé par le despotisme bureaucratique, comme maintenant dans les métropoles impérialistes où il est laminé par la privatisation et l'individualisation marchandes.

A moins de se payer de mots il faut en mesurer toutes les conséquences : en se prononçant pour l'indépendance, on se prononce pour un Etat, une armée, une police nationale, une monnaie et des douanes, un enseignement, des diplômes et des qualifications nationaux, etc.

Ce n'est pas à l'évidence une question démocratique qui se situe sur le même plan que la liberté de la presse ou le droit de réunion. Si on se prononce pour l'indépendance, nous devons, à moins d'être irresponsable, indiquer comment nous entendons lutter pour cette indépendance, sous peine d'apparaître toujours comme des indépendantistes platoniques et inconséquents face à des nationalistes plus conséquents qui se donnent les moyens (y compris militaires) de s'arracher à l'Etat oppresseur. Sinon, on reste dans le bavardage velléitaire et creux.

Note collatérale

Libération nationale, oppression des femmes, anti-racisme/anti-fascisme, luttes des travailleurs... ? Il faut fustiger les contradictions (pour ne pas dire plus) de ceux et celles qui hiérarchisent les luttes contre les différentes formes d'oppressions à la place de voir qu'elles constituent dans ce système d'exploitation capitaliste une totalité sociale et qu'on ne peut pas séparer leurs dynamiques. Si vous ignorez, négligez ou hiérarchisez certaines formes d'oppressions vous vous retrouverez à un moment donné dans un mouvement s'opposant à l'émancipation et libération des individus et de la société dans laquelle vous vivez... ! La centralité de (la lutte de) classe demeure le pivot de la stratégie d'une émancipation possible.

Frank Bertemes

Der Atheist, der was vermisst

Jesuitentheater!

„Die Menschen bedienen sich der Religion nur, um zu tun, was sie wollen.“
Michel de Montaigne (*1533 - †1592)

Die Bühne als moralische Anstalt. Oder auch Jesuitentheater. Die Bühne mit der besonderen Form der Moral...Historisch bekannt ist, dass die Wirkung der Theateraufführungen der Jesuiten im 17ten Jahrhundert beachtlich gewesen sein muss. Ziel dieser Aufführungen, heuer mit wechselnden Bühnen ihrer Schauspieler, den Patres SJ – einer von ihnen heute sogar im weißen Gewand und den roten Schuhen in der Rolle des Papstes herumwandelnd – war damals das gleiche wie bei ähnlichen Unternehmungen heute: das Selbstvertrauen, die Formulierungskraft und die Gestik der Schüler der visierten Jesuitenpater sollte gefördert werden.

„Alle möglichen Jesuiten kann man finden, sogar ungläubige; nur einen Demütigen wird man nie treffen.“ So der französische Schriftsteller und Philosoph der Aufklärung Denis Diderot. Einer versucht sich allerdings in einer dem Jesuitentheater entsprechenden, geheutelten Haltung der Demut – und das durchaus nicht erfolglos, wie man neidlos einräumen muss. Unser Erzbischof der Societas Jesu (SJ) pflegt sehr gekonnt die Kunst des Auftritts im Jesuitenstil, anerzogen in Kombination mit jesuitischer Ausdrucksweise. Auch wenn man ihn angesichts der vergangenen, pikanterweise hauptsächlich bistumsintern geführten Kampfdebatten mit den katholischen Kleingeistern der lokalen Kirchenfabriken und deren SYFEL-Brüdern – mit deren Borniertheit der Herr Erzbischof verständlicherweise eher sehr wenig bis gar nichts anfangen kann – immer seltener in der Öffentlichkeit sieht. Man kann sich des Eindrucks nicht erwehren, dass der Japanexperte wohl am liebsten da geblieben wäre, wo er herkam – wenn er das Rad der Zeit zurückdrehen könnte. Nebenbei bemerkt verbindet den SJ-Orden und Japan eine längere Geschichte, die an dieser Stelle jedoch nicht weiter thematisiert werden soll. Jedenfalls hat SJ-Erzbischof JCH sich den Auftritt im Marienland sehr wahrscheinlich bedeutend gemüthlicher vorgestellt. Den eisigen Wind, der ihm ob der nicht mehr tolerierten Vormachtstellung des staatsopporu-

nistischen, katholischen Glaubensvereines mit erklärtem Gewinnzweck – siehe eben das fast schon skandalöse Taktieren der Lokalmatadoren der lächerlichen Kirchenfabriken in aktuellem Kontext – von Anfang an mitten ins Gesicht geblasen hat, hätte er sich wohl nie erwartet. Doch die Jesuiten, oder auch die „Kampftruppen des Papstes“, wie die raffinierten Mitglieder dieser katholischen Ordensgemeinschaft der Patres SJ der „Societas Jesu“ oder auch der „Compania Jesu“ ob ihres Kadavergehorsams eben ihrem Papst gegenüber, ebenfalls bezeichnet werden, sollte man bekanntlich nie unterschätzen! Und das dürfte, historisch gewachsen, wohl bekannt sein...Auch wenn unser nicht nur gesundheitlich angeschlagener Herr Erzbischof SJ tunlichst rein gar nichts von dem Terminus „Macht“ im Kontext Catholica hören will, wie er immer wieder betont, und selbst dann, wenn man es ihm rein menschlich gesehen gerne abzukaufen bereit sein könnte, man möge jedoch nie vergessen, welcher Ordensherkunft dieser Mann in der Tat ist...und immer bleiben wird! Einmal Jesuit, immer Jesuit!

Als kleine Auffrischung der Deutschkenntnisse folgendes: Noch heute lebt das Adjektiv „jesuitisch“ im Sprachgebrauch. Allerdings nicht eben positiv. So steht in der vierten, neu bearbeiteten Auflage von Franz Dornseifs „Der deutsche Wortschatz nach Sachgruppen“ als Synonym für „doppelzüngig, falsch, heimtückisch, heuchlerisch, hinterlistig, lügenhaft, scheinheilig, unaufrichtig, unehrlich, unwahr, verlogen“ eben das Wort „jesuitisch“. Muss man sich ob der Historie der Patres SJ auch wundern? Angesichts dessen, was diesem mächtigen und auch heute noch zahlenmäßig stärksten Männerorden der katholischen Kirche alles nachgesagt wird, wie beispielsweise folgendes: Sinn und Zweck der Jesuiten ist es, das Schimpflichste als verzeihlich darzustellen und den ruchlosesten Verbrechern einen Weg zu zeigen, auf welchem sie noch immer den Frieden der Kirche erlangen können. So ein Insider zum Thema. Dieser Orden sorgt jedenfalls nicht umsonst immer wieder für negative Schlagzeilen. Seit ewigen Zeiten, historisch belegt. Die Waffen – SS der Nazis hatte nach Recherchen von Historikern tatsächlich Berührungspunkte mit der Organisation und dem Aufbau des Jesuiten-Ordens. Der Reichsführer SS, der infekte Heinrich Himmler,

katholisch getauft, besaß nicht nur die umfangreichste Bibliothek über die Jesuiten, sondern hatte auch nach den Prinzipien der Gesellschaft Jesu seinen „Orden unter dem Totenkopf“ aufgebaut. Eben die SS. Die Geschichte der Schutzstaffel – SS – ist die Geschichte von Idealisten und Verbrechern, ehrgeizigen Strebern und Romantikern, die sich durch ihre Mitgliedschaft in dieser militärischen Gemeinschaft Ruhm, Sicherheit und den Glanz martialischer Spiele versprochen. Es ist die Geschichte eines elitären Männerbundes, der scheinbar auf alle Lebensbereiche Zugriff nehmen konnte, der in ganz Europa Angst und Schrecken verbreitete und der Millionen Menschen den Tod brachte. Vorbild Jesuiten?

Jesuitentheater. Allerdings nicht in Form von einer echten Theateraufführung. Werfen wir einen Blick zurück. Der erwähnte Erzbischof SJ nutzte vor einiger Zeit ein weiteres Forum, das ihm angeboten wurde. „Kreativ sein und umdenken“, so überschriebte man den Auftritt des Jesuitenerzbischofs in einer älteren Ausgabe der Revue. Jean-Claude Hollerich, Jahrgang 1958, Jesuit seit September 1981, redete Tacheles. Und das selbst auf die Gefahr hin, mit jesuitischen Tönen seinen Kadavergehorsam dem Papst gegenüber zu brechen – doch selbst das würde er schon zu argumentieren verstehen. Nämlich bezüglich seiner abschließenden Bemerkung in Sachen Verhütungsmittel. Da meint er nämlich, die Jugend habe den (Zitat) „richtigen Umgang mit Verhütungsmitteln“ und sei darüber gut aufgeklärt. Autonomie der Vernunft eben. Außerdem räumte er eine, wie er sie nannte, zu statische Bewegung Kirche ein, die ihm, trotz einer gewissen Dynamik, jedoch zu passiv erscheine. Die Klasse des Entertainments gelinge anderen besser als den Pfarrern, was wohl angesichts der Auftritte dieser Kleriker vor spärlichem Publikum kaum abzustreiten ist. Der Unterhaltungswert katholischer Gottesdienste, eine Form des Entertainments, das generell nur durch ein gelegentliches Aufstehen in Abwechslung mit schmerzhaftem Hinknien und unbequemem Sitzen auf harten Holzbänken, einen peniblen Tiefschlaf am falschen Ort einigermaßen verhindert, hält sich bekanntlich in engen Grenzen. Wenig verwunderlich ist deshalb die generell numerisch lächerliche Beteiligung der sogenannten „Gemeinschaft der Gläubigen“ am wöchentlichen Gemeinschaftstreffen, das



sich Hochamt nennt, und das jedem Mitglied der katholischen Glaubensgemeinschaft doch eigentlich ein Must in seiner Agenda sein müsste. Würde man diese Gemeinschaft tatsächlich ernst nehmen...

Theater ist man ja aus Kirchenkreisen bekanntlich gewohnt: Religion ist Schauspiel und die Welt ist die Bühne. Das Drehbuch der Catholica ist bekannt: die Bibel. Egal ob „Altes“ oder „Neues“ Testament – dieser Bestseller mit inhaltlich vielen Widersprüchen verschlimmert die Streitlust. Auch wenn kaum noch jemand dieses „Buch der Bücher“ liest. Außer natürlich jenen, deren Geschäftsfundus diese Pflichtlektüre darstellt. Es muss einem doch – ob gläubig oder nicht – auffallen, wie verdächtig eine Theologie ist, die ständig versucht die Existenz Gottes zu beweisen – was jedoch völlig unmöglich ist. Frage an die Bosse der Una Sancta Catholica: Kann euer Gott nicht dafür sorgen, dass er in real wahrgenommen wird? Als „einziger“ Gott? Und zwar von allen Erdenbürgern, deren natürliches Oberhaupt er doch sein soll....Falls er denn seine „Existenz“ – die natürlich jedem, der seine fünf Sinne zusammen hat, fast schon als Witz erscheint – wirklich beweisen will! Und darauf wird man mit Sicherheit bis zum Sankt-Nimmerleins Tag warten...Jesuiten und ihr Theater, die „Söhne des Heiligen

Vaters“. Der heuer pikanterweise einer von ihnen ist, Die Jesuiten: die erklärten Kampftruppen des Papstes. Mit ihrer einzigen, nachhaltigen, unverrückbaren, nie aufgegebenen Strategie: Erhaltung von Einfluss, Privilegien, Macht. Und: die Geldbeschaffung, der Zeit angepasst und das mit unterschiedlichen Mitteln, versteht sich. Ach ja: Stichwort Geld – dazu ein passendes spanisches Sprichwort: „Schütze deine Frau vor den Mönchen und dein Geld vor den Jesuiten.“ Die entsprechenden Aktionen der Jesuiten in puncto Geld werden auch hierzuländen durchaus praktiziert. Selbstredend natürlich staatstragend als solche ignoriert, versteht sich. Und das mittels entsprechender Arrangements, die man in Mariens beschaulichem Ländle tatsächlich als (vermeintliche) Trennung von Kirche und Staat verkaufen will, natürlich in jesuitisch raffinierter Form bestens angepasst. Der Jesuit in erzbischöflicher Funktion hat angesichts des Unvermeidbaren jedenfalls wieder einmal vollsten Erfolg zu vermelden. Er war sich scheinbar als einziger bewusst, was die Uhr geschlagen hat – im Gegensatz zu den ewig gestrigen SYFEL-Brüdern, die mit allen Mitteln an den Privilegien ihrer lokalen „Kirchenfabriken“ festhalten wollen. Auch wenn man heuer mit einer beleidigten Replik von gleich

drei ihrer Protagonisten an den Autor dieser Zeilen in einem Forum-Beitrag des „Tageblatt“ auf einmal von Demokratie und Subsidiarität faselt. Fehlt nur noch, dass diese Herrschaften von „Transparenz“ sprechen würden... Jesuitisch trifft also auch auf die SYFEL-Brüder voll zu! Egal wie: der wahre laizistische Staat mit strikter Trennung des Staates von allen Kirchengemeinschaften gibt es im real existierenden Marienland immer noch nicht. Von einem wirklichen „Cut“ des Verhältnisses von Staat und Kirchen kann nämlich, trotz der Bemühungen in eben diese Richtung, wahrlich nicht die Rede sein: „Glaube denen, die die Wahrheit suchen, und zweifle an denen, die sie gefunden haben.“ So André Gide. Die Jesuiten jedenfalls haben in der Geschichte immer daran Gefallen gefunden, die Rolle des Unruhestifters zu übernehmen. Und die Wahrheit interessiert sie nicht! Denn es gilt nur ihre Wahrheit, die sie gefunden haben und die sie niemals in Frage stellen werden. Man möge dies bitte nie vergessen!

Denn die Patres SJ wissen sehr wohl, dass sie ein Faktor sind, mit dem immer gerechnet werden muss.

Macht durch Gehorsam und Gehorsam durch Macht.

Das sind sie – die Jesuiten!



Mit langen Geburtswehen wurden nach dem Westfälischen Frieden 1648 aus gottgewollten Fürstentümern aufgeklärte Nationen

Europa braucht Neustart

Zurück zum Gründerföderalismus

Carlo Kass

Auf dem alten Kontinent, der in den letzten Jahrhunderten wie kein anderer die zahllosen Möglichkeiten staatlicher Selbstständigkeit durchgespielt hat, um in einer wenn auch mehr als zerbrechlichen Union von freien Nationen zu landen, ist ein Teil der Linken wieder einmal dabei sich abzuspalten und die Rechte rechts zu überholen. Warum heißt ein Aufsichtsrat eigentlich Aufsichtsrat? Das müsste man den mit viel Applaus gewählten SPD-Ministerpräsidenten des Bundeslandes Niedersachsen einmal fragen, das zwanzig Prozent am Volkswagenkonzern hält, der über Luxemburg seine Abgabenlast erleichtert, das wiederum von mehreren Bundesländern mit illegal gekauften Whistleblower-CDs als Steuerparadies gebrandmarkt wird. Kontinentaleuropa verbleibt nach den Experimenten Brexit und Trump, wie lange die auch immer andauern werden, als einziger Wächter über die westlichen Werte universeller Menschenrechte wie Freiheit, Gleichheit und, als Kitt zwischen den bei-

den, Brüderlichkeit. Diese dienen einer von Christentum und maßgeblich der folgenden Aufklärung geprägten Marktwirtschaft mit gerechter Lohnarbeit. Doch auch wenn sie in ihren Sonntagsreden gern von Win-win-Situationen schwärmen, gibt es zwei Arten von Marktteilnehmern. Diejenigen, die sich freuen, wenn sie mit einem Geschäfts„partner“ einen guten Deal eingefahren haben, und die anderen, die sich erst zufrieden geben, wenn sie ihren Geschäfts„gegner“ über den Tisch gezogen haben und er knocked out am Boden liegt.

Ob nun egomanische Kleptomanie, unerträgliche Gier, kriegischer Revanchismus oder nur bodenlose Schlechtigkeit dahinter steckt, gegen prämediierte, also vorsätzliche Bössartigkeit ist ein offener und ehrlicher Geist nur schlecht gewappnet. Das zeigt sich nicht nur im alltäglichen Handel, sondern auch in der Politik, heuer sogar bis ins Weiße Haus, auch „Trumpsschapp“ genannt, hinein. Das grüne Paradies Irland, in dem Rentnerinnen eine Woche an einer Gurke herumschnip-

peln müssen, um schlecht aber recht überleben zu können, verzichtete auf eine von der EU-Kommission wegen illegaler Staatshilfe angemahnten Steuerberichtigung mit der Weltfirma Apple von sage und schreibe 13 Milliarden Euro. Auch die Oase Luxemburg verzichtet auf 30 (Fiat) resp. 250 Millionen (Amazon) Euro.

Brüssel stärken!

Nun, dann kann man wahrlich nicht mehr behaupten, alles Schlechte käme aus Brüssel, auch wenn die Kommission von einem früheren Staatsminister geleitet wird, der dem modernen Kolonialwarenhändler Jeff Bezos einst in intimen Gesprächen mit dessen Chefbuchhalter zur Steuerflucht verhalf. Der wird sich sicher mit einer Washington Post-Kampagne revanchieren, mit der Juncker UN-Generalsekretär wird!? Doch wie scheinheilig muss man in dieser Pluto-Ochlokratie erst sein, um dieses unerwartete finanzielle Himmelsbrot in einer ersten Phase zu verweigern, um es

dann nach juristischen Auseinandersetzungen in letzter Instanz mit unschuldiger, ja sogar Märtyrer-Miene doch noch zu akzeptieren. Doch war das kleine aber feine Luxemburg noch immer Weltmeister in der mit EU-Vetos verteidigten Nischenpolitik. Dass das Großherzogtum an der Petrus unsägliches Glück hatte, sich zwischen den kriegerischen politischen Blöcken wie eine zarte Blume zwischen unwirtlichen Felsen zu entwickeln, scheint heute mangels entsprechend historischem Narrativ aus dem Kollektivbewusstsein seiner Bürger verschwunden zu sein. Und dies wirkte sich immer schon fatal aus auf die souveräne Währung, die es nie kontrollierte.

Wurde es doch nach der gezwungenen Aufgabe seiner Mitgliedschaft im Deutschen Zollverein, die der Regierungschef Baron de Tornaco bei der Schleifung der Festung trotz aufgezwungener Neutralität hatte retten können, von den Franzosen abgelehnt und musste sich reumütig wieder den Belgiern zuwenden. Erst mit dem Euro wurde das stolze Großherzogtum teilweise Meister über sein Münzpräge-recht. Nur muss diese gemeinsame Währung auch überleben. Dies scheint aber nur möglich, wenn Deutsche und Franzosen an einem Strang ziehen, wie es vor Maastricht nicht vorauszusehen war. Solange nicht direkt gewählte Finanzminister aus der Ratsdunkelkammer heraus herrschen, nicht zu verwechseln mit regieren, hat die Brüsseler Exekutive nicht zuviel Macht, sondern eher zu wenig. Denn die Entscheidungen der Ministerratsteilnehmer, die im Hinblick auf die nächsten Wahlen zuhause getroffen werden, unterliegen meist der Desiderata lokal angesiedelter Wirtschaft sowie den Frankfurter Zentralbankern. Dabei muss man anmerken, dass die Süd- und die ehemaligen Ostblockstaaten als einstige Verlierer dieses Systems inzwischen mehr Mitspracherecht bekommen haben.

Finanzplatz halten!

Wenn die Europäische Union also ihre gemeinsame Währung perennisieren möchte, ohne die sie den zweiten Wirtschaftsplatz in der Welt nicht halten dürfte, sollte sie auf die föderalen Vorschläge von Emmanuel Macron eingehen, statt sich von Ultraliberalen, die noch nie mit Schwächeren teilen wollten, becirren zu lassen. Es sei denn, der Stier wirft Europa wieder im heutigen Libanon ab. Wann genau das Münzprägerecht („droit de battre monnaie“) des Prinzen in die Hände von Leuten geriet, die partikulare Interessen den öffentlichen vorziehen, müsste von den Historikern noch definiert werden. Doch dürfte jetzt schon feststehen, dass dem Republikaner und moralfreien Kolonialwarenhändler Donald Trump die Bedeutung der res publica fremd zu sein scheint.

„No pasarán!“ war der Schlachtruf der Republikaner im spanischen Bürgerkrieg. Bis sie sich selbst zerfleischen. Und das zum Teil auch nur, weil Frankreich und England Franco und damit die von Nazi-deutschland unterstützten Nationalisten kurz vorher anerkannt hatten. So funktionierte im Vorkriegsjahr schon die Pluto-Ochlokratie! Im selben Jahr feierte das Großherzogtum, das heute gerne sein Veto diskret gegen Zentralisierungsversuche à la Macron einsetzt, übrigens sein glückliches Zentenarium. Glücklicherweise, da es sich wie auch im Jahre der sogenannten „Luxemburgkrise“ 1876 stets auf die gegenseitige Neutralisierung seiner beiden mächtigen Nachbarn verlassen konnte. Auch wenn das zu drei schrecklichen Kriegen führen sollte. . .

Fatal heute, dass seit der durch faule Immobilienkredite in den USA generierten Finanzkrise von 2008, in die vor allem deutsche Förder- und Länderbanken verwickelt waren, die mit Steuergeldern gerettet wurden, nun wie in Griechenland das Familiensilber verscherbelt wird, um den zentralen Schuldenberg abzutragen, dessen Zinsen die Baseler BIZ (Bank für Internationalen Zahlungsausgleich) cleart. Dieses Spardiktat der europäischen Konservativen wird noch durch die separatistischen Illusionen einer gewissen Linken getoppt, welche die Rechtsextremen rechts überholen möchte. Mit dieser „Flucht ins Gestern“, wie sie Spiegel-Essayist Michael Sauga nennt, erinnern sie an Stalin, der die kommunistische Internationale auf dem nationalistischen Altar von Arbeitern gegängelter Bauern opferte. Mit ihrer latenten Ablehnung einer funktionierenden Europäischen Union gehen Jeremy Corbyn, Jean-Luc Mélenchon und Oskar Lafontaine den Brüssel-Verächtern Marine Le Pen, Geert Wilders und Frauke Petry, um nur diese zu nennen, auf den Leim. Ihre Verklärung des goldenen Zeitalters vor der europäischen Gemeinschaftswährung ist ein schönes aber gefährliches Märchen.

Einheit sichern!

Denn von der europäischen Währungsvielfalt profitierten vor allem die internationalen Finanzmärkte, auf denen, wie an dieser Stelle schon öfters erwähnt, der Spekulant Georges Soros, der heute den Anlegern gerne moralisch ethische Ratschläge austellt, mit einer Wette gegen das britische Pfund im Jahre 1992 einen Milliardenbetrag einstrich. Die von den Eurokritikern geforderte Kontrolle sieht anders aus! Damals wie heute dominierte nicht nur die D-Mark, sondern auch deren Zentralbanker. Wenn Mitterand in Maastricht Kohl nicht überzeugt hätte, wäre dem heute noch so. Der Euro braucht nur noch einen gemeinschaftlichen Steuerhaushalt und Arbeitsversicherungen als automatische Stabilisatoren wie sie Keynes schon

forderte. Und das wäre doch eine Aufgabe für eine geeinte (!) Linke!? Wenn es denn links und rechts der parteipolitischen Mitte noch etwas geben sollte!? Diese Mitte, die zur Nabe eines sich immer schneller drehenden Karusells wurde. Schaut man sich die letzten französischen Präsidentschaftswahlen an, bei denen die klassischen Parteien der Fünften Republik implodierten, scheint es, als würde sich der Kreis wieder einmal schließen und Mercier' Extreme sich berühren.

Nichtdestotrotz sollte sich der Euroraum endlich eine demokratische Struktur geben, auch wenn dies den genuinen Bargeldhändlern in den Bazartempeln seit ewig ein Dorn im Auge, pardon im Portemonnaie war. Weniger zu schaffen macht es Zentralbankern, die an der Zinsschraube drehen. Warum müssen souveräne Nationen überhaupt noch Geld bei ihnen leihen, statt es selbst aufzulegen? Denn auch wenn die Privatbanker eigentlich nicht am Primärmarkt zugelassen sind, auf dem die Staaten ihre Anleihen emittieren, so startet der Sekundärmarkt eine Sekunde nach dem Glockenschlag. Und in dieser Frage haben die vom ahnungslosen Volk gewählten Politiker aller Couleurs schon längst das Heft aus der Hand gegeben.

Illegale Staatsfinanzierung oder solidarischer Kapitaltransfer zwischen guten Handelspartnern in einem frei vereinbarten Binnenmarkt ist hier die immer wieder auftauchende Frage sowohl von linken Separatisten wie von konservativen Monetaristen. Doch all diese schönen und vielleicht auch wahren Worte dürfen nicht darüber hinwegtäuschen, dass seit Menschengedenken Reiche nicht mit Armen teilen wollen. Die schlimmsten dabei waren immer wieder die Neureichen, die sich in einer gut funktionierenden Gesellschaft die Rosinen aus dem Kuchen pflückten, ohne ihr viel zurückzugeben. Und die Angelsachsen mit ihren einst unbegrenzten Möglichkeiten versinken mit Lug und Trug in der Bedeutungslosigkeit, dürfen aber wegen ihrer historischen Verdienste von Kontinentaleuropa nicht ignoriert werden.

Doch auf dem alten Kontinent scheint der gesundene Nationalismus als Kitt, der die post-westfälische Welt seit 1648 zusammenhielt, ausgetrocknet und einem von grenzübergreifenden ultraliberalen Bank- und Wirtschaftskräften kontrollierten Zentralstaat gewichen zu sein. Um Selbstverwaltung und freiwillige Union wiederherzustellen, müsste der Gründerföderalismus revitalisiert werden. Doch solange die erste im französischen Hexagon durch Revolution gegen eine absolute Monarchie gegründete kontinentaleuropäische Nation sich von einem durch Terrorismus und Flüchtlingskrise aufgezwungenen Ausnahmezustand zum nächsten hangelt, dürfte dies ein schwieriges Unterfangen werden. Einen politisch überparteilichen Versuch wie der von Macron wäre es trotzdem wert.

Zuerst die Erde...

... dann den Weltraum

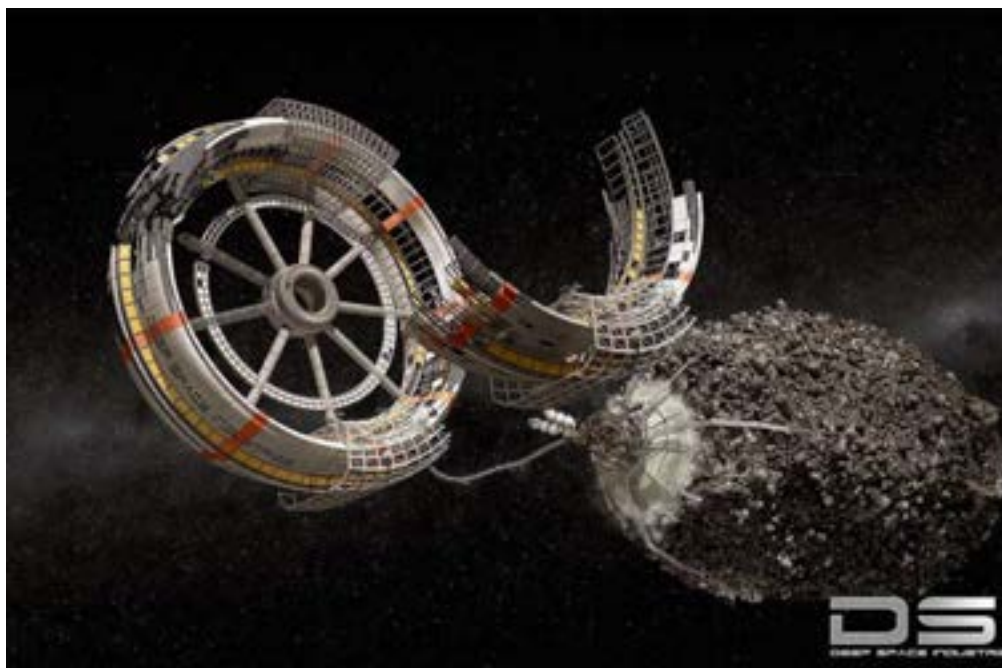
Jim Schumann

Ein Goldrausch, der unendlichen Reichtum verspricht. Pioniere, Großindustrielle und Politiker, die von Ruhm und Wohlstand träumen und dafür ihr politisches und wirtschaftliches Kapital in die Waagschale werfen.

Die anbrechende Ära der kommerziellen Raumfahrt, und da wollen wir doch nicht fehlen, wird gerne mit den Anfängen der Kolonialisierung verglichen. Doch was steckt hinter dem Mythos. Zwar sind erste Etappensiege bereits sichtbar. Dies kann aber nicht darüber hinwegtäuschen, dass die Weltraumwirtschaft wie kaum ein anderer Sektor eine Domäne der Politik ist – ein anhaltender Erfolg der neuen Weltraum-Start-ups hängt direkt von der politischen Dynamik zwischen Raumfahrtnationen ab. Die bisherige internationale Ordnung – jenes institutionelle Geflecht aus etablierten Weltraumnationen und ihrer Agenturen (NASA, ESA, Roskosmos...) und bilateralen Abkommen – genügt den Anforderungen nicht mehr. Angesichts der neuen Herausforderungen, von Besitzansprüchen auf Weltraumressourcen bis hin zur steigenden Gefahr hybrider Kriegsführung im Weltall, bedarf es eines neuen, ambitionierten internationalen Rahmenwerks. Anhaltende politische und rechtliche Unsicherheit in einem unregulierten Weltall erhöht die Gefahr potentieller Konflikte und könnte die gerade aufblühende Weltraumwirtschaft abwürgen, bevor sie überhaupt richtig in Fahrt kommt.

Noch zu Beginn des 21. Jahrhunderts sah alles ganz einfach aus. Der Kalte Krieg war zu Ende und die Raumfahrt wurde mit der internationalen Raumstation ISS zum Vorzeigekind internationaler Zusammenarbeit. So eindrucksvoll die ISS als Symbol auch sein mag, verschlingt sie doch gewaltige finanzielle Ressourcen (bisher um die 150 Milliarden US-Dollar) und bindet so Beiträge, die für andere wichtigere Projekte nicht mehr zur Verfügung stehen. Mit Ausnahme einiger aufsehenerregender Missionen, haben die etablierten Raumfahrtnationen in den letzten 20 Jahren nur wenige öffentlichkeitswirksame Projekte realisieren können und nicht alle davon fanden ein glückliches Ende.

Spätestens seit der Finanzkrise und den damit verbundenen leeren Staatskassen sprangen Privatfirmen in die Bresche – sie glänzten allerdings meist mit aufregenden



An artist's impression of an asteroid mine - © Deep Space Industries

Konzepten anstatt mit vollendeten Tatsachen. Dennoch belebt die private Konkurrenz das Geschäft. Manche abstrusen Vorschläge verschwanden schnell wieder, andere, seriöse Geschäftsmodelle dagegen erregten nicht nur das Interesse reicher Milliardäre, sondern gewannen auch unter den raumfahrenden Staaten immer mehr Fürsprecher.

Obsoletes internationales Recht

Doch die großen Raumfahrtambitionen stoßen an die engen Grenzen des internationalen Rechts. Der vor 50 Jahren verabschiedete UN-Weltraumvertrag besagt klar, dass jegliche private Aktivität im Weltall entweder der Autorität jenes Staates unterliegt, von dessen Territorium aus eine Trägerrakete entsandt wird, oder den Staaten, die für die private Aktivität verantwortlich zeichnen. Alle Weltraumaktivitäten bedürfen also direkter staatlicher Autorisierung. Gleichzeitig legt der Vertrag fest, dass der Weltraum nur für friedliche Zwecke und zum Wohle der gesamten Menschheit genutzt werden darf.

Dass der private, profitorientierte Abbau von Weltraumressourcen dem allgemeinen Wohl der Menschheit dient, darf zumindest bezweifelt werden. Am bedeutsamsten für die Privatwirtschaft ist aber sicherlich: Auch die nationale Aneignung von Himmelskörpern ist untersagt.

Das klingt nach einem unüberwindbaren Hindernis für ambitionierte Pläne wie den Bergbau auf Asteroiden. Doch tatsächlich wird der Vertrag längst ausgehebelt: Die USA und Luxemburg haben Gesetze verabschiedet, die Privatfirmen die Ausbeutung von Ressourcen im Weltall ermöglichen sollen. Das Potential der Vorkommen ließ kürzlich selbst die Investmentbank Goldman Sachs für den Asteroidenbergbau werben. Ob die amerikanischen und luxemburgischen Gesetze tatsächlich mit dem Weltraumvertrag vereinbar sind, ist Gegenstand intensiver akademischer Debatten, die sich auf eine Kernfrage zuspitzen lassen: Ist die private Ausbeutung von Weltraumressourcen gemäß dem UN-Vertrag als eine nationale Aneignung von Himmelskörpern zu interpretieren?

Eine Antwort auf diese Frage ist schon deshalb schwierig, weil der Weltraumvertrag von 1967 die Möglichkeit einer privaten Weltraumwirtschaft kaum in Betracht

zieht und die Ausbeutung von Ressourcen im Weltraum gar nicht erst erwähnt wird. Ohne entsprechende verbindliche Regelungen sprengen die Ziele der heutigen Weltraumwirtschaft den rechtlichen Rahmen der Weltraumnutzung und erhöhen somit das Konfliktpotential im Weltraum – denn niemand wird sich die milliarden-schweren Reserven von seltenen Rohstoffen entgehen lassen wollen.

Die sinkenden Kosten für Raketen- und Satellitentechnologie machen die Raumfahrt aber auch für weniger bemittelte Länder erschwinglich und es kann daher nicht überraschen, dass aufstrebende Länder wie China und Indien längst ihre eigenen Raumfahrtprogramme aufgesetzt haben. Der Aufstieg dieser neuen Raumfahrt-nationen offenbart denn auch den begrenzten Willen der Industrieländer, den Weltraum als gemeinsames Projekt der Menschheit zu begreifen.

Mögliche militärische Eskalation

Längst sind potentielle militärische Aktivitäten im Weltraum kaum noch von politischen Spannungen auf der Erde zu trennen. Das liegt vor allem daran, dass satellitengestützte Kommunikation für moderne militärische Operationen unerlässlich sind und eine Reihe von Vorfällen (Cyberangriffe auf Satelliten) belegen, wie wehrlos das komplexe Satellitengeflecht gegenüber potentiellen Angriffen ist. Es braucht nicht viel Phantasie, um sich vorzustellen, welches Chaos z.B. ein weltweiter Ausfall des GPS-Systems verursachen könnte. Um Eskalationen zu verhindern, bedarf es dringend koordinierter internationaler Verhandlungen um einen dauerhaften Frieden im Weltraum zu etablieren.

Was passieren könnte, wenn dies misslingt, demonstrierte China auf eindrucksvolle Weise, als es eine neuartige Antisatellitenwaffe an einem seiner eigenen Satelliten testete. Der Aufprall zerriss den Satelliten in geschätzt 150.000 Stücke, Weltraumschrott der oftmals über Jahrzehnte im Erdorbit verbleibt und nahezu alle Aktivitäten dort erschwert. Eine echte militärische Eskalation im All hätte also nicht nur gravierenden Einfluss auf die irdische Politik, sondern sie könnte auch die Nutzbarkeit des Erdorbits nachhaltig gefährden.

Die Nutzbarkeit des Erdorbits ist aber keine rein politische Angelegenheit, denn Satelliten sind auch die Haupttreiber der globalen Weltraumwirtschaft und am erfolgreichen Satellitenverkehrsmanagement hängt eine milliarden-schwere, lukrative Privatindustrie. Die wirtschaftliche Nutzung des Weltraums war lange auf Telekommunikationssatelliten beschränkt und eine Domäne staatlich geförderter Raumfahrtprojekte. Der technische Fortschritt beim Satelliten- und Trägerraketenbau führte dazu, dass sich heute mehr als 4000 Satelliten im Erdorbit tummeln, was das Risiko einer Kollision erhöht. Auch in diesem Bereich wird also eine international anerkannte Satellitenverkehrsordnung benötigt, die auch das Management von Weltraumschrott miteinbezieht.

Neuordnung des Weltalls

Aus der derzeitigen Weltraumordnung ergeben sich drei Schlüsselprobleme:

Zum einen bringen die Privatunternehmen die bestehende internationale Rechtsordnung an ihre Grenzen. Zum anderen führt das Fehlen eines internationalen Dialogs zu einer Projektion politischer Spannungen von der Erde auf den Weltraum, wodurch der Frieden im Weltall als auch der Erde aufs Spiel gesetzt wird. Und drittens könnte eine unkontrollierte kommerzielle

Expansion im All die nachhaltige Nutzbarkeit des Erdorbits gefährden. Für diese drei Probleme gibt es keine Patentlösung und alle drei sind untrennbar mit politischen Problemen auf der Erde verbunden und unterliegen somit der Dynamik politischer und wirtschaftlicher Konkurrenz zwischen den Staaten.

Augenblicklich existiert noch eine generelle Bereitschaft der Staaten, zumindest das Gespräch zu suchen. So konnte sich der UN-Ausschuss für die friedliche Nutzung des Weltraums bereits 2016 auf erste, wenn auch unverbindliche, Richtlinien zur nachhaltigen Nutzung des Weltraums verständigen. Die UN-Generalversammlung wird sich im Herbst 2018 mit diesen Richtlinien auseinandersetzen. Ob am Ende dieser Verhandlungen mehr als ein Minimalkompromiss herauskommt, ist derzeit völlig offen. Schon in den 1970er Jahren scheiterte die Ratifizierung des Mondvertrages an den USA, die ihre freien Rechte auf Profit und Ressourcen gefährdet sahen.

Doch unabhängig vom Schicksal der UN-Richtlinien gibt es einige unerlässliche Vorbedingungen für eine Bewältigung der heutigen Herausforderungen.

Zum einen müssen die Raumfahrt-nationen aktiv den Dialog über ein international akzeptiertes Regelwerk suchen. Sollten verbindliche UN-Regelungen 2018 nicht zustande kommen (und davon kann man angesichts einer Trump-Administration ausgehen), könnte der von der EU 2015 lancierte Verhaltenscodex für Weltraumaktivitäten dienen. Der Verhaltenscodex sieht Regeln vor, die die Kollisionsgefahr von Satelliten verringern und die Ansammlung von Weltraumschrott verhindern soll.

Zum anderen muss eine erfolgreiche Regelung der Weltraumaktivitäten von allen raumfahrenden Staaten akzeptiert werden, denn nur eine global akzeptierte Regelung kann den Anspruch haben, den UN-Weltraumvertrag zu ergänzen, der das All als gemeinsames Erbe der Menschheit definiert.

Des Weiteren müssen die bestehenden Weltraumorganisationen in die Regelung der Weltraumaktivitäten eingebunden werden, denn das technische Wissen von NASA, ESA & Co. ist für das Wahren der Ordnung in diesem High-Tech-geprägten Bereich unabdingbar. Sie sitzen bereits jetzt an der Schnittstelle zwischen Politik und Wirtschaft und verfügen demnach über entsprechende Kontakte.

Und – viertens – um bewaffnete Konflikte im Weltraum langfristig zu vermeiden, muss die internationale Zusammenarbeit im All ohne Ausgrenzung neuer Akteure ausgeweitet werden. Sind Weltraumprojekte einzelner Staaten so eng verknüpft, dass es unmöglich wird, zwischen Freund und Feind zu unterscheiden, verlaufen auch Konflikte friedlicher oder entstehen gar nicht erst.



Brief aus Wien

Vor den Wahlen,
und danach

Michèle Thoma

Was ist denn schon Luxemburg, ein Fliegenschiss, so klein,“ der Zeigefinger des Mannes vor mir nähert sich dem Daumen an, der Millimeter dazwischen soll Luxemburg darstellen. Ein kleiner Wortwechsel ging dem zuvor, ich habe den Mann darauf angesprochen, dass er sich drei Dosen Bier vom Stand der Afrikaner geholt hat. Ich habe ihn angesprochen, weil er sich gerade köstlich über die Ausländerhetze auf dem FPÖ-Podium amüsiert. Der großgewachsene, weißhaarige Mann in der eleganten schwarzen Lederjacke, der so entspannt mit seinem Bier mitten im Publikum der FPÖ-Wahlveranstaltung herum steht, ist nicht irgendwer. Als 3. Nationalratspräsident war er einer der einflussreichsten Politiker des Landes. Aus seinem Volkstumbekenntnis machte er nie einen Hehl. Nach nicht abflauenden Angriffen auf seine ultrarechten Positionen, aber auch wegen Betrugsverdacht trat er zurück. Der Alte Herr der rechtsextremen Burschenschaft Olympia ist aber immer noch Abgeordneter des Nationalrats. Natürlich hat er gar nichts gegen Afrikaner, nur hier müssen sie nicht unbedingt sein, wie die vielen andern von anderswo, die doch auch besser wieder anderswo wären. Ich gebe an mit dem weltoffenen Luxemburg und seinen mindestens 190 Nationalitäten, was ihn, s.o. nicht im Geringsten beeindruckt. Es ist ein warmer Oktober-Abend auf dem nach dem Gründer der österreichischen Sozialdemokratie benannten Viktor-Adler-Platz im 10. Bezirk, den man früher einen Arbeiterbezirk nannte, und der jetzt Migrantenbezirk heißt. Ihn hat sich die FPÖ seit Jahren als einen ihrer wichtigsten Wahlkampforte auserkoren. Hier, wo sich die Kinder von ahnungslosen Kopftuchmüttern Luftballons holen, fetzt es am besten. Arme, Alte, arme Alte, arme Junge, fahle Menschen in Jogginghosen, mit Bierdosen, mit Hunden, die sich umzingelt, bedroht und vereinsamt fühlen. Die das anders sehen als ich, die ich, als ich vor über 30 Jahren hier wohnte, die zusam-



Viktor-Adler-Platz, Wien

men sitzenden, strickenden, picknickenden Türkinnen beinahe beneidete, sie und ihre Kinder waren der einzige Lichtblick, das einzige Lebenszeichen in der Aborigine-Trüb- und Armseligkeit. Jetzt lebt die Gegend, und wie! Ein paar Ex-Yugos grölen schwankend schmalzige Lieder, junge Afghanen und alte Türkinnen chillen auf den Bänken unter den Bäumchen mit den feurig roten Beeren vor der schneeweißen Kirche. Auf dem Viktor-Adler-Markt gibt es wohl kaum noch Schweinshaxen, Halal jede Menge, die allerhalalsten pilgern zur Fleischerei „Mekka“. Tauben promenieren wählerisch herum pickend auf den Weintrauben herum.

Unter den blauen Luftballonbögen wird jetzt gejubelt, bevor die Strache-Hausband mit ihren Schlagern los schlägt, verabschiede ich mich von dem erstaunlich redseligen Gesprächspartner. Ich geh dann mal zum Türken, sag ich.

Auf der großen Terrasse der Türkis-Filiale bettete ich die Frau am Nebentisch um eine Zigarette an, sie schaut so nett aus. Sie will mir gleich ein ganzes Paket schenken und ein Kuscheltier. Es ist ein FPÖ-Kuscheltier, da ich weder Kuscheltier- noch FPÖ-Fanin bin, lehne ich ab. Ich bin nicht ausländerfeindlich, sagt sie, den türkischen Kellner lächelt sie extra freundlich an. Aber als Frau kann man ja kaum noch wohin gehen! Ich hör mir ihre traurigen Erfahrungen an, Belästigungen, schlimme U-Bahnfahrten, Ausgenutztwerden. Die kleine, unscheinbare Frau mit den guten

Augen, eine arbeitslose Buchhalterin um die 50 ist zutiefst enttäuscht, auch von den Politikern. Vielleicht wird es unter Strache besser!

Ein großer Tisch wird besetzt, der Ex-Nationalrat lässt sich gerade mit seinen Mannen hier beim Türken nieder, die Stimmung ist blendend.

Im Museumsquartier, dem Treffpunkt der Kulturszene, lädt die KPÖ zu einer Wahlveranstaltung. In einem Land, in dem der Protest seit eh und je nach rechts geht, hat die KPÖ kaum je Bedeutung gehabt, der Eiserne Vorhang war auch einfach zu nah, die

(groß)mütterlichen Horrorgeschichten vom Einfall der Russenhorden noch zu präsent. Seit DDR-Ende verfügt sie kaum noch über Kapital für Werbekampagnen, zu einer Mediendebatte wird sie quasi nie geladen, außer in Graz ist sie nur noch spurenelementar nachweisbar. Dass es sie gibt, kriegen WienerInnen höchstens durch das zweitägige, traditionelle und wirklich schöne Volksstimmefest mit. Als Teil der europäischen Linken versucht sie dennoch zaghaft, sich neu aufzustellen.

Wahlveranstaltung im MQ, Hort des Edelintellekts, ausgerechnet, warum nicht im Karl-Marx-Hof, dem größten Sozialbau der Welt, oder der Lugner-City, wo das Proletariat, das es nicht mehr gibt, sich der Shoppingdroge hingibt? Die KPÖ präsentiert einen Star! Eloquent, relax, charmant wie immer spricht Gregor Gysi vor oder eher zu einem Saal voll von jungen Männern mit Knödelfrisur und jungen Geistesarbeiterinnen. Ach, wie unblutig ist seine Revolution, nichts zum Fürchten! Wo gibt es noch Gemeinschaft außer in der Religion? fragt er.

Der Vorsitzende der KPÖ steht ungelenkt auf, unfair, nach dem Gregor zu reden, sagt er und redet gut.

Bitte, bitte, wählt die KPÖ! bettelt Gysi.

Die KPÖ liegt unter 1% bei den Wahlen. Strache wird mit dem künftigen Kanzler Kurz eine Regierung bilden. Kurz, dem Wunderboy, niemand weiß, was in der Wundertüte drin ist. Bei Strache weiß man es nur all zu gut.

Gramma apo tin Ellada

Alle mögen helfen

Linda Graf

Sie waren mit dem Wohnmobil angereist, mit zig Bananenkisten voll mit Medikamenten und mit sonstigem ärztlichen Pflegematerial. Aus Winzendorf in Österreich geht die Reise seit 1981 jedes Jahr über Ancona nach Griechenland. Warum sie immer wieder hierhin zurückkehren? Wegen den Leuten, sagte das Ehepaar, als ich mich im September mit ihnen unterhielt, wegen den Einheimischen. Franz spricht mit jedem, lachte Christa. Sie schlossen Freundschaft mit den Einwohnern, auch wurde ihnen von Apostolis, einem hiesigen Bauern, ein wunderbares Plätzchen zum Stehen angeboten, am Ionischen Meer in Paleros, unter Bäumen. Wir saßen bei Wein und Bier vor dem Wohnmobil, die Sonne war am Versinken, die Inseln lagen in pastellfarbenem Licht. Lieber tausend Sterne am Himmel, als fünf Sterne an der Hotel-tür, hatte Franz zitiert. Sie waren viel herumgereist, aber nur hier erlebten sie dieses Freiheitsgefühl. Hier ist man nicht so stur, sagte der ehemalige Polizist, hier kann man ohne Helm Motorrad fahren, Kleider spielen keine Rolle. Die EU setzt die Griechen zu sehr unter Druck, das passt nicht zu diesem Menschenschlag, die lassen sich nicht unter Druck setzen. Das Panorama, fiel Christa ein, wenn man das sieht, braucht man nicht zu reden. Franz redete. Ein lustiger Kerl ist er, ein Alles Macher. Franz ist Messerschleifer, in Österreich züchtet er Hirsche, hier im Ort reparierte er Makis' Moped, auch ist Franz ein Musiker, ein Alleinunterhalter am Keyboard. Er gibt Konzerte, spielt alles, von Rock 'n Roll bis hin zur Volksmusik. Franz jodelt. Was ihn ganz besonders hervorzeichnet, ist seine emsige Hilfsbereitschaft. Was es mit den Bananenkisten auf sich hat? Franz' griechischer Freund Thasos war vor vier Jahren aufgrund einer Kehlkopfentzündung im Spital, in Ioannina, in der Region Epirus. Bei ihrem Besuch stellte das Ehepaar fest, dass die Versorgung im Krankenhaus mangelhaft war, nicht nur was die Essverpflegung anging. Es gab vor allem nicht genügend Medikamente. Franz' Helfersyndrom wurde angestachelt, er kam auf eine tolle Idee. In Österreich, erklärte Christa, werden Medikamente verschwendet und als Sondermüll entsorgt. Auch bringen Patienten angebrochene Päckchen zurück zum Hausarzt. Es gibt Probepackungen, unverkäufliche Ärztemuster. Also ging Franz hin, in-



Das Ehepaar Christa und Franz

formierte drei Hausärzte über die Lage in griechischen Krankenhäusern und sprach sich mit ihnen ab. Alle mögen helfen, sagte Franz. Seither sammeln die Ärzte die Medikamente für das alljährlich nach Griechenland reisende Ehepaar ein, Produkte mit abgelaufenen Daten werden ausgemustert. Und im September kommen Franz und Christa dann mit Bananenschachteln voll ärztlicher Versorgungsmittel angereist. Da sind Katheterschläuche drin, Verbandsmaterial, Insulinspritzen, Blutdruckmessgeräte, Fersenschuhe, Windeln für Erwachsene, Medikamente. Bei ihrer Ankunft in Igoumenitsa, der Hafenstadt im Westen Griechenlands, fahren sie vorerst zu verschiedenen Krankenhäusern, um die benötigten Produkte vor Ort abzuliefern. An Apotheken, betonte Christa, geben sie nichts ab, die ärztlichen Versorgungsmittel gehören geschenkt, sie sind nicht zum Verkauf bestimmt. Wie die Einheimischen reagieren, wenn Franz sie prompt auf der Straße anspricht und sich

danach erkundigt, wo er die Bananenkisten abliefern sollte? Wie die Ärzte reagieren? Die freuen sich natürlich, die schlagen die Hände vor Freude zusammen! Man muss das Leben halt so einrichten, wie es am besten passt, sagte Franz. Ich hilf gern, ich mach aus allem gern was. Die Griechen, fuhr der Polizist im Ruhestand fort, sind ganz liebe Leute. Wenn du nur ein bisschen hilfst, geben die alles. Ihre Freundschaft, ein Plätzchen am Meer zum Verweilen. Nie haben sie hier schlechte Erfahrungen gemacht, überhaupt finden Christa und Franz die griechische Gastfreundschaft und Hilfsbereitschaft einzigartig. Diese wirtschaftliche Krise, so Christa, wäre in keinem anderen europäischen Land ertragbar, nur in Griechenland, da hilft jeder jedem. In Österreich gibt es das nicht, aufgestellte große Kästen in den Ausgängen der Supermärkte, in welche die Griechen Lebensmittel für ihre bedürftigen Landeskumpanen hineintun. Und das nicht nur zur Weihnachtszeit, sondern das ganze Jahr über. Hiesige Ärzte und Krankenhäuser brauchen ganz klar mehr Versorgung. Es ist ein trauriges Bild, in der heutigen Zeit in den Straßen Athens insbesondere ältere Menschen anzutreffen, die, sichtlich beschämt, um Geld für ihre medizinische Versorgung betteln. Dass weder die griechische Regierung noch die EU mit ihren Hilfsgeldern sich um eine Verbesserung hiesiger Zustände scheren, ist, um es gelinde auszudrücken, eine Schande. Zum Glück gibt es engagierte Privatleute wie Christa und Franz, die keine Mühe scheuen und die missliche Lage anpacken. Zurück in Niederösterreich sammeln Christa und Franz bereits wie alle Jahre wieder Medikamente ein. Und reisen im nächsten Jahr gar mit einem Anhänger an, mit Keyboard, Mischpult und den unentbehrlichen Bananenkisten.

An dieser Stelle möchte ich eine Begebenheit erwähnen, die in die vorweihnachtliche Zeit hineinpasst. In der GRIECHENLAND ZEITUNG, die in Athen herausgegeben wird und sich sowohl in Griechenland wie auch über die Landesgrenzen hinaus einer großen Leserschaft erfreut, berichtete ich über Christas und Franz' Sammelprojekt. Woraufhin sich bereits mehrere Leser zwecks Kontaktaufnahme, und um ihre Hilfe beim Einsammeln von Medikamenten und medizinischen Versorgungsmitteln zu leisten, nach dem österreichischen Ehepaar erkundigt haben.

Reflections on/against the Present

On the Smile

Fabienne Collignon

Outside of Boots, a pharmacy chain, on Fargate in Sheffield, I encounter heads with enigmatic smiles engraved on their white, plastic faces, themselves framed or encased by hats threaded with sequins: the fixed smile the heads bear, their relentless gaze, look seductively upon us, though they stare coldly and lifelessly into space. I encounter, of course, not only those severed heads, their unfathomable expressions, but Freud, too, and Leonardo Da Vinci, charmed by the lost smile of the mother, according to Freud, which the painter was compelled to replicate in his work, trying to capture it, or her, and, consequently, finding her, the mother, in every painting he produced. 'The face is a politics,' write the French philosophers Deleuze and Guattari in *A Thousand Plateaus*: the face is that on/in which marks of signification and subjectification take place; it is inscribed according to codes, it is information machine (to adapt Ernst Gombrich's description of the face as 'instrument board' or 'dial'). Let's approach the face system by way of the smile, particularly as the single and specific expression read as a trait gouged into the corners of the mouth by 'customer-facing' neoimperial capitalism, subor-

dinating its subjects, those who are not hidden on the production floors, here or elsewhere, to the politics of the smile as crystallisation, glaciality, what Jean Baudrillard terms 'the cryogenisation of emotions'. The smile forms the organisation of the face away from the levels of production – it is the expression around which the face is anchored – and is the required, if also gendered, expression in everyday life: the good subject (good girl) must smile, must 'interface' with others, exclusively those of use to the activities of capital – itself, of course, so repeatedly linked to vampiric teeth – on the basis of her 'territorialised', fixedly determined and culturally appropriate smile.

I read the smile as empty commodified expression, rather than intersubjective space of exchange: it functions as zone congealing the subject's relation to capital and capitalism, on the one hand as fantasy of reciprocity to 'god money' – I smile in promise of the good life; if I do what you say, I will be rewarded – and, on the other, as rictus expressive of enforced servitude, though these two positions can inform each other. In *Cruel Optimism*, Lauren Berlant touches on the desire for the good life as cruel relation maintaining the status quo: happiness can only be achieved through conventionality, an investment in

those fantasies that are sanctioned by the state, the law, the market, though the likelihood of achieving, or keeping hold of, even approved desires is practically impossible. Berlant questions the persistence of these good-life fantasies, considering their unattainability or costly sustention, how they become (have always been) traumatic, 'a landfill for overwhelming and impending crises of life-building and expectation,' as Berlant writes, therefore operating as scenes of loss and/or precarity all the while holding out their promise of returns. The object of desire, the good life, is always already lost – gesturing back towards Freud, for whom the process of ego formation is invariably bound up with irrecoverable loss – yet, at the same time, it endures, apparently quite close, but really without reach. This type of relation, that is, 'cruel optimism,' upholds a dependency on, and toxic attachment to, the im/possible object – because it 'hovers' just over there – and the culture that taunts 'us' with its availability or proximity, though there are those that are, and remain, expelled from the universe of hope. I'm thinking, here, of the lowest strata of Marx's Lumpenproletariat, those too broken and damaged to work but essential to generate wealth; those subjected to the logic of racialization, which the 'dream' of the good life leaves naked and marked before its elements and which plunders their bodies to raise 'civilisations'; those that refuse hope itself as fantasy organised around 'reproductive futurism,' watched over by the 'fascism' of the baby's smiling face.

I am fascinated, like Freud, like Da Vinci, by the heads I faced, the smiles reproduced, multiplied, in plastic, by how the smile, even on living bodies, can function as sign of attachment to and occupation by capitalist culture, and is as such severed, like the heads outside of Boots, from its function of returning affection in faces mirroring each other's responses. No intersubjective mutuality exists or ensues as a result of this odd smile, issuing from faces whose only contract is with the system that orders it: the empty smile – defined by absence, without a living soul to sustain it – occurs on faces that have been overcoded as death masks of crypto-fascist capitalist governmentality. The fixed smile: closed gate of gleaming teeth, the expression you might spend extra for, the stretched face of commodified culture, reified subjects.



Letter from England

Life and Debt

Diana White

Passing the Apple shop recently, I saw a long line of young men waiting to buy the latest iPhone. In case you missed this piece of consumer news, the cheaper model of the new phone costs just under one thousand pounds: the credit card companies will be very happy! UK households are up to their eyes in debt such that even the government is concerned, and with Christmas on our doorstep, the incentive to spend more will only add to that debt. The rise in interest rates might benefit savers but it won't help those referred to by the PM as „just about coping“. The gap between the „haves and the have-nots“ in a country that has, by and large, been affluent for several centuries, is shaming; whereas two hundred years ago ignorance and prejudice accounted for much of the disparity, there's no excuse for it today.

It will always be true that for thousands, owing money is a way of life; an illness sometimes for those who are the mainstay of casinos, private clubs and betting-shops. It's no surprise, therefore, to read that a betting-shop empire stands at number twenty-two on the richest list; even more disturbing is the CBE one of the company's executives was awarded for services to business and the community: not the community made paupers by her gambling empire presumably.

But there are millions more for whom debt is a millstone, the people seduced by a society trading on humanity's weaknesses; on the need for security and the desire to do one's best for the family; for others, „keeping up with the Joneses,“ is a very subversive form of peer pressure, evidenced by the queue for the iPhone. Britain is a materialistic country and the advertising slogan „you're worth it“ has become the people's mantra, with technology the new „god“. In computer outlets, laptops

and consoles display eye-wateringly expensive games, while TV advertising, exploiting the vulnerable, shows site after site of poker, lottery, bingo and gambling opportunities: „please play responsibly“ in small print being the sop to the god of Mammon. But it's the poorest in society who suffer most.

Their debt is frequently generated by no access to a bank account, expensive prepaid energy meters, irregular work, reliance on benefit payments, especially for the disabled, and, inevitably, loan sharks: as meagre incomes are used for food and warmth, mortgages and rents lose out. Figures show that 100,000 children in Britain are homeless; including the figures for young adults will increase that, and adding those of men and women living on the streets and in hostels will increase it again. The charity Shelter estimates 250,000 people are homeless - which is probably lower than the real figure - but without social housing, which isn't being built, this situation will only get worse. One wonders what the survivors of the Grenfell Tower disaster thought about the questionnaire from their council asking them to rate the disaster on a scale of one to ten.

Such is the state of consumer debt, the treasury is considering a six-week moratorium. Those owing more than £5000 will

have the opportunity to organise individual voluntary arrangements to make their debt manageable - which is all very well, but prevention is better than cure, something the government's austerity programme won't tackle. Tory policy is still based on the ideas of Joseph Townsend, the nineteenth century clergyman who believed the poor were necessary to do the menial work no one else wanted to do. Today's Establishment, supporting measures that make the rich richer and the poor poorer, has reached new heights of greed, while the disclosures of the apparent climate of bullying and abuse at Westminster reveal politicians who lack probity and compassion.

This is the season of goodwill, however. Charities are rattling their collection-tins, supermarkets are bribing consumers to overspend with multi-buy discounts on spirits and wine, and credit card companies are offering incentives to enter into further debt, even extending credit without any financial checks. The „season of goodwill“ is in fact a vast empire mingling the guilt of those with a conscience with producers' profit margins, and Blighty will fall for it as Blighty always does. But, mixed in with the guilt, are the rumblings of discontent as inequality worsens. Unless the government addresses the serious social problems facing this island, there

will be an almighty backlash. They should embrace the season of goodwill with this in mind, kick-starting it by closing loopholes that allow companies and the super-rich to avoid paying their fair share of tax, and then ensuring travelling is cheaper for commuters.

Meanwhile life continues. We must hope the health service doesn't totally founder over the holiday period, that there are no terrorist outrages and that it doesn't snow. On a lighter personal note, I'm hoping the Christmas pudding we didn't eat last year will still be edible.



In the air

Looking-Glass World

Ariel Wagner

When you look in the mirror, you don't see things as they are, not even yourself: In your own reflection, your left becomes your right, your right, your left, and everything else is the wrong way round.

In „Through the Looking-Glass“, Alice imagines a world behind the mirror, which she calls Looking-Glass House. She sees a room „that's just the same as our drawing-room only the things go the other way.“ Dreaming herself through the mirror, Alice lands in a world of nonsense, of anti-logic: as when the Unicorn tells her to hand round the plum cake first, and cut it afterwards.

Look around at the absurdist stuff that happens today and join me in fancying that we've all stepped through the mirror and now live trapped in Looking-Glass World. A few random examples.

Politicians see the monstrous and ever-widening chasm between rich and poor; instead of taking logical steps to close the gap, say by increasing taxes on the richest (and then actually gathering the taxes), they hit the living standards of the poorest, cutting pensions and income (cf. Greece), and/or slashing vital services – health, education, social transfers and care for the elderly. Housing is a disaster, with property prices sky-high. But instead of penalising those who acquire buildings as investments not homes, the people in charge give the market free rein. Everyone except the super-rich is forced out of city centres and other top-end residential areas („economic cleansing“), and desirable property is snapped up by developers and sold or developed for vast profits. The rich get richer still. In the US, adults can buy weapons without having to prove they're fit to do so; and gunmen regularly go out and massacre their fellow humans, including schoolchildren. Does the government react by facing down the NRA, restricting access to guns and checking up on gun-owners? Of course they don't; they encourage the weaponless to buy guns to defend themselves, suggest teachers be armed, and let weapons manufacturers develop



lightweight, bright-coloured guns to attract children. The EU has to decide whether to ban Glyphosat; do they trust the report of the independent and respected WHO, which says it may be carcinogenic, or the one by the EU Food Authority, partly copied from a study by Monsanto, which says it isn't? In Looking-Glass World, you don't have to ask. The UK is making no progress on Brexit, running out of time and facing a no-deal disaster. And what are MPs doing? Arguing about the exact time Brexit should happen. The government says 11pm on 29 March 2019, ie midnight in Brussels; their opponents say one hour later, midnight in the UK. Even Lewis Carroll couldn't have thought that one up.

And so it goes on. Into culture and the arts. Patrons and corporate sponsors used to support the arts for the sake of the arts - if also for the prestige. But in our mirror-world it's the other way round: „the culture industry“ is (ab)used to serve nation- and city-branding and commercial interests. One concert I went to, attended by a number of inattentive politicians, had cle-

arly been organised to promote trade relations with the country whose music was featured. And I've just received notice of a concert from the e-mail address „stadmarketing“...

Some of us remember how in the real world, products and services used to be designed to make people's lives easier or more pleasant. But now we find, in Looking-Glass World, that it's we humans who exist in order to consume products and services. We are only interesting if the infantilizing nonsense of advertising can manipulate us into buying stuff. Never mind whether we need the stuff or not, or whether we can afford it. Built-in technical obsolescence is now aided and abetted by built-in social obsolescence: Being part of some peer-groups means owning the latest iPhone or other gadget you can outsource a few brain functions to. The fashion industry also turns logic on its head. They stamp their name or logo on their products and persuade „fashion victims“ that displaying these will enhance their social status. But instead of paying people for giving them this free advertising,

they make them pay extortionate prices for the stuff. Absurd, isn't it, the world in the looking-glass... And, well, banks: They make us pay to lend them our money for them to make money with. Then when they deal in stuff they don't understand and get it wrong, they expect us to pay out yet more money to save them from themselves. What kind of looking-glass nonsense is that? I could go on, but the list is too long...

The world Alice found Through the Looking-Glass is famously a game of chess. We have a fair idea of who runs the game in our own Looking-Glass World – though after reading a piece about bot-operated algorithms I'm not sure it'll be anything human much longer. But that's another story, Frankenstein rather than Alice. The point is, we don't know how to step back through the mirror - or better still, smash it once for all and make the logic of the real world prevail.

If you hold an old-fashioned clock up to a looking-glass, its hands make time go backwards. But midnight remains midnight.

Hausemers Kulturreisen (100. und letzte Etappe)

Die Chica im Hilux

Georges Hausemer

Nur kurze Zeit lebte Selmer in Südamerika. Er hatte zwar keine spanische Rothaarige kennengelernt, dafür eine stattliche Latina. Doch die Chica Loyola brachte ihm nicht das erhoffte Glück, im Gegenteil.

Selmer hatte jahrelang davon geträumt, sich in eine kleine, rothaarige Spanierin zu verlieben. Blaue Augen sollte sie haben und nicht zu schmale Hüften. In einem abgelegenen Dorf wollte er mit ihr leben, in Andalusien vielleicht, in einem Häuschen mit Garten und ein paar Tieren.

Am Ende landete Selmer bei der Chica Loyola. Die Chica war groß von Wuchs, ziemlich üppig. Ihr schwarzes, gelocktes Haar glänzte wie Kohle. Sie stammte aus Samariapo, einer Kleinstadt an der venezolanisch-kolumbianischen Grenze. Samariapo war weitem bekannt für die Kerle, die mit illegalen Substanzen handelten. Aber das war nicht das Schlimmste. Das Schlimmste war, dass Selmer eines Tages zu der Überzeugung kam, die Chica Loyola hätte was mit einem dieser Kerle. Daran gab es keinen Zweifel. Das war einfach so. Jede Wette.

Seit Jahren steckte Venezuela in einer schweren Krise. Wirtschaft, Politik, Tourismus – alles war zusammengebrochen. Doch das interessierte Selmer nicht. Selmers Gedanken kreisten um die Chica. Und um die Männer, von denen er mindestens einen verdächtigte, der Chica Loyola an die Wäsche zu wollen. Einmal hatte er etwas gesehen, als er in der Schlange vor einer Bäckerei im Zentrum von Samariapo stand. Auf der staubigen Hauptstraße zuckelte ein tornadoroter Hilux vorbei. Dessen Fahrer erkannte Selmer zwar nicht, doch er war sich sicher, dass die Chica Loyola sich auf dem Beifahrersitz räkelte. Statt noch länger vor der Bäckerei zu warten, ging er in die Bar Brasilito, die einzige Kneipe im Ort, zu dessen Besitzer er in all der Zeit ein bisschen Ver-



Bye bye Selmer: Mit welchem dieser Kerle trieb es die Chica?
(Foto: Georges Hausemer)

trauen gefasst hatte. Zur Chica sagte Selmer kein Wort. Bestimmt hätte sie einen auf ahnungslos gemacht, sich dumm gestellt. Doch fortan hatte er sie im Visier. Und den Kandidaten. Mit Unterstützung des besagten Wirtes versuchte er, mehr über den Drecksack im knalligen Pick-up herauszufinden. Aber das dauerte. Zum Glück war es bereits Ende Januar. Im Februar stand das alljährliche Stadtfest von Samariapo an, mit Pferdeparade, Bullenreiten, Theatervorführungen und Tanzveranstaltungen. Das würde ein guter Zeitpunkt für Selmer sein.

Der Höhepunkt der Feierlichkeiten fand in einem Zelt statt. Bier gab es umsonst. Ein Geschenk der lokalen Mafia an das Volk, auch da war Selmer sich sicher. Er war allein unterwegs. Wenn ich heute abend den Hilux-Heini erwische, schneide ich ihm beide Ohren ab, sagte er sich. Die Chica Loyola hatte urplötzlich zu ihrer Mutter gemusst, angeblich.

Da fast alle Gäste verkleidet waren, hätte er sie sowieso nicht erkannt. Von dem Burschen aus dem Pick-up hätte er nicht einmal ein Phantombild anfertigen lassen können.

Selmer war in mieser Stimmung. Sein Kumpel, der Wirt, hatte ihm den Namen und die Adresse eines Apothekers aufgeschrieben, der ihm im Notfall helfen würde. Doch was war ein Notfall. Und hatten am großen Tag von Samariapo nicht ohnehin sämtliche Läden geschlossen. Schon

nichts zu tun. Zuerst hatten sie den Hund der Hotelbesitzerin den Hals durchgeschnitten, anschließend ihre noch nicht einmal volljährige Tochter entführt. Selmer wusste, dass es bei der Frau Feiersinger im Hotel Tyrolia nichts zu holen gab. Lösegeld? Dass ich nicht lache. Deshalb war er gar nicht erst mit nach Paraguay gefahren. Zudem hasste er Mate.

Manchmal, wenn sie in der freien Natur unterwegs waren, erinnerte die Chica ihn an Isabel Sarli in La tentación desnuda von Armando Bó. Ein Skandal, damals, 1966: die erste Nacktszene in einem argentinischen Film. Du bist wie Sandra, sagte er einmal zu ihr. Natürlich kapierte sie das nicht. Stattdessen motzte sie und galoppierte schreiend davon. Grell schreiend, wie ein Pfau. Selmer versuchte erst gar nicht, sie einzuholen.

Evo Mauridigliozi. So hieß der Typ mit dem Hilux. Selmer stand an der Straße, mit einem Bier in der Hand. Mauridigliozi fuhr einfach über ihn hinweg, wie bei einem der jüngsten Tormassaker des IS. Als der Wirt aus dem Brasilito von Selmers Tod erfuhr, sprangen ihm fast die Eier aus dem Sack.

Die Rubrik „Hausemers Kulturreise“ startete am 10. Januar 2008 mit einem Ausflug nach Amsterdam. Mit der vorliegenden Etappe endet nicht nur das Leben des Protagonisten, sondern nach fast zehn Jahren auch die Serie aus insgesamt hundert Reisen rund um die Welt.

leicht angetrunken, kam ihm die Idee, sich selber einmal ein Pferd zu kaufen. Hier konnten alle reiten, auch die Frauen. Besonders die Frauen. Es war schon nach Mitternacht. Niemand hatte das Wort an Selmer gerichtet. Wegen der Sache in Ciudad del Este, Paraguay, schnitten sie ihn. In die Sache in Ciudad del Este war Selmer hineingelegen worden. Ehrlich, damit hatte er

Bü Gado

